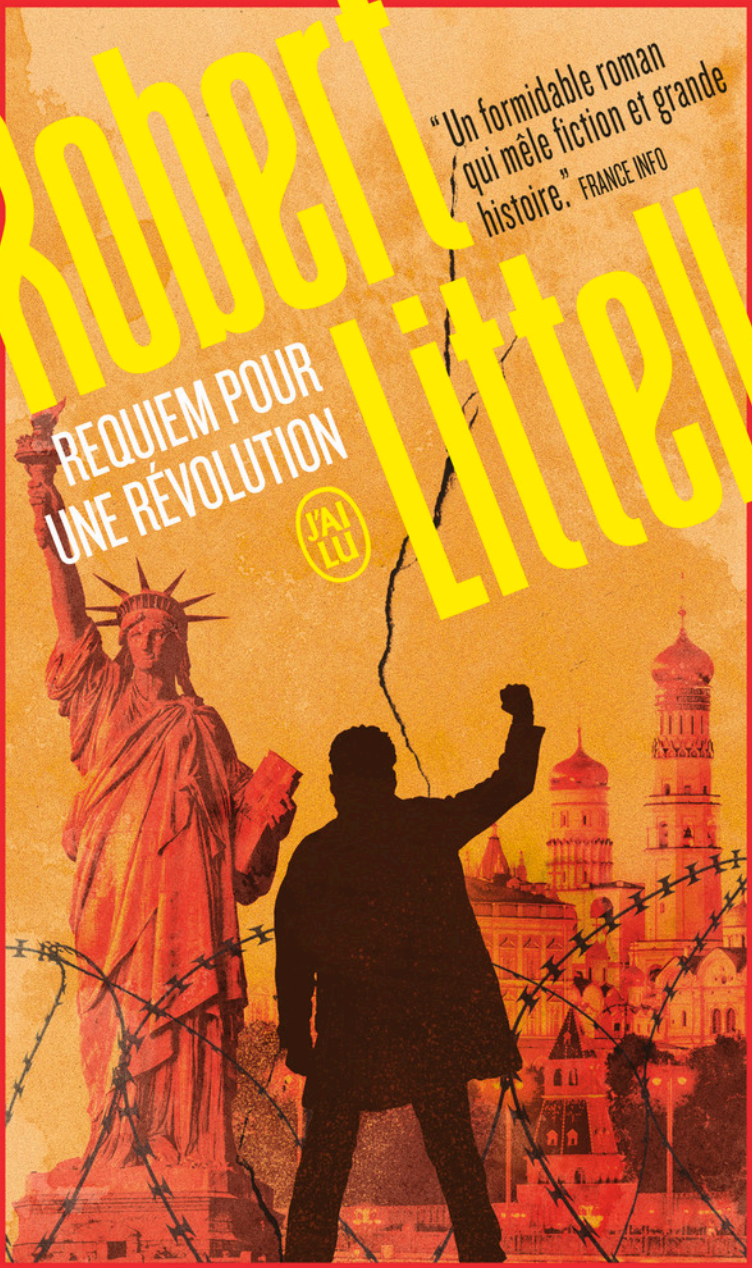
Robert Littell

"Un formidable roman qui mêle fiction et grande histoire." FRANCE INFO

REQUIEM POUR UNE RÉVOLUTION

J'AI LU



Né en 1935 et issu d'une famille de juifs de Vilnius émigrés aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, Robert Littell est un journaliste et écrivain américain, mondialement connu pour ses romans d'espionnage.

En 1964, après une brève expérience dans l'armée, il devient grand reporter à *Newsweek* et se spécialise sur les questions du Moyen et du Proche-Orient. Trois ans plus tard, ses articles sur la guerre des Six Jours sont salués par l'ensemble de la profession.

En 1973, il commence en parallèle sa carrière d'écrivain en faisant publier son premier roman d'espionnage sous forme de feuilleton dans *L'Express*. Depuis, il a écrit une douzaine de romans d'espionnage, dont son chef-d'œuvre incontesté, *La Compagnie*. Ce « grand roman de la CIA » retrace l'histoire de la guerre froide de 1950 à 1995 à travers les destins croisés d'agents russes et américains. Il a d'ailleurs participé à la scénarisation de ce roman pour la mini-série qui en a été adaptée en 2007.

En 2005, paraît *Légendes* qui a été récompensé par le Los Angeles Book Prize, dans la catégorie « Policiers/Thrillers » et qui a également été adapté pour la télévision en 2014-2015 avec Sean Bean dans le rôle principal.

Robert Littell est le père de l'écrivain Jonathan Littell. Il partage sa vie entre la banlieue new-yorkaise et la Normandie.

Requiem pour une révolution

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'amateur
La défection de A.J. Lewinter
Légendes
La Compagnie
Le cercle Octobre
Un espion d'hier et de demain
La peste sur vos deux familles
Mère Russie

ROBERT LITTELL

Requiem pour une révolution

Le grand roman de la Révolution russe

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julien Deleuze

Une première édition de cet ouvrage est parue en 1989
aux Éditions Julliard sous le titre *Les larmes des choses.*

L'auteur tient à remercier les auteurs et les éditeurs suivants pour l'autorisation de reproduire des passages de leurs livres :

Des extraits de *The Time of Stalin: Portait of a Tyranny*, de Anton Antonov Ovseyenko. Traduction anglaise © Harper & Row, Publishers, Inc, 1981. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur. Extrait de *Gut Yunif Gut Yohr* de Mary B. Jaffe, 1965. Avec l'autorisation de la Citadel Press. Extrait *d'Anna Akhmatova: A Poetic Pilgrimage* d'Amanda Haight, © 1976. Avec l'autorisation de l'Oxford University Press. « Mandelstam's Poem on Stalin (November 1933) » dans *Hope Against Hope* de Nedezhda Mandelstam, traduit du russe par Max Hayward. © 1970, Atheneum Publishers. Traduction anglaise © Atheneum Publishers, 1970. Reproduit avec l'autorisation d'Atheneum Publishers, filiale de Macmillan, Inc. Extraits de *I Love: The Story of Vladimir Mayakovsky and Lili Brik*, d'Ann et Samuel Charters. © Ann et Samuel Charters, 1979. Reproduit avec l'autorisation de Farrar, Straus and Giroux, Inc. Extrait de *Selected Poems* d'Ossip Mandelstam. Traduction anglaise © Rivers Press Ltd, 1973, 1975. Reproduit avec l'autorisation de Farrar, Straus et Giroux, Inc.

TITRE ORIGINAL
The Revolutionist

© Robert Littell, 1988

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION
© Éditions J'ai lu, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Victoria

Sunt lacrimae rerum...

Virgile, *L'Énéide*.

LIVRE UN

Il mérite la mort mais, Dieu merci, nous n'avons pas la peine capitale et ce n'est pas à moi de l'introduire. Que mille hommes le bâtonnent par douze fois.

Le tsar Nicolas I[er] ordonnant le châtiment d'un étudiant qui avait attaqué son professeur, d'après la nouvelle *Hadji Murad* de Nicolas Tolstoï.

Que Dieu ne voie pas la révolte russe – la révolte sans esprit et sans pitié.

Alexandre Pouchkine, qui écrivait cent ans avant la révolution bolchevique.

Pour se situer dans le temps…

Un samedi de mars 1911, un garçon de courses dégringola l'étroit escalier de l'immeuble Asch en criant des choses incompréhensibles. Alexander Til, qui travaillait dans un atelier étouffant à côté de l'escalier, leva les yeux de sa machine à coudre.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Il y a le feu, cria une fille depuis la porte. En haut. Dans l'atelier du Triangle. »

Alexander, qui allait avoir dix-sept ans une semaine plus tard, se jeta dans l'escalier. « Mon père travaille pour le Triangle Shirtwaist, s'exclama-t-il. Mon frère aussi. »

Des centaines de filles se précipitaient vers la rue. Luttant contre le courant, Alexander essaya de monter, mais il fut entraîné par le torrent. Au rez-de-chaussée, l'entassement des corps rendait impossible l'ouverture de la porte, dont le battant pivotait vers l'intérieur. De la fumée commença à descendre des étages supérieurs. Les cris augmentèrent de volume. Alexander trébucha, tomba, se débattit pour se relever et n'y parvint pas. Se protégeant la tête des bras, haletant, essayant de ne pas suffoquer, il entendit par-dessus les cris les pompiers briser les gonds à la hache. La porte bascula sur la tête des ouvrières et un projecteur poignarda la fumée. Alexander vit un peu de lumière, arriva à se relever en s'accrochant

à ses voisins et sortit, titubant, larmoyant, dans la rue, à l'air libre.

Son beau-frère, Léon, qui travaillait dans un atelier du pâté de maisons voisin, avait couru jusque-là en entendant les sirènes. Il empoigna Alexander.

« Où est ton père ? Où est Abner ? » cria-t-il.

Alexander regarda en l'air. Les trois derniers étages de l'immeuble étaient la proie des flammes. Les lances d'incendie n'arrivaient pas si haut. Des dizaines de filles hystériques étaient montées sur l'escalier de secours extérieur. Les pompiers leur criaient de rentrer, que l'escalier ne supporterait par leur poids, mais les filles n'entendaient pas – elles hurlaient aussi –, l'escalier de secours s'effondra et elles tombèrent comme des oiseaux abattus par un chasseur.

À toutes les fenêtres, des filles rampaient sur les corniches pour échapper à la chaleur et aux flammes, et se jetaient dans le vide. Les pompiers, le visage barbouillé de larmes, tendaient des bâches, mais les filles tombaient de trop haut, elles les transperçaient et s'écrasaient sur la chaussée.

Alexander aperçut son frère, Abner, accroupi dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte au neuvième étage. Il aida une fille à ramper sur la corniche, puis l'écarta de la façade, la tenant à bout de bras, et la laissa tomber. Il fit de même avec une seconde. Puis avec une troisième. Plus tard, les journaux décrivirent son action comme « atrocement chevaleresque ». Il guida une quatrième fille sur la corniche. Ce devait être sa petite amie, Nora, parce qu'elle lui mit les bras autour du cou et l'embrassa.

Dans la rue, les gens se turent. Avec une incroyable douceur, Abner tint Nora dans le vide et la laissa choir vers sa mort. Ensuite, il sauta aussi.

On trouva le lendemain le corps brisé du père d'Alexander au bas de la cage d'ascenseur. Il avait toujours sur le dos sa machine à coudre portable.

Quelque chose se cassa en Alexander, comme une montre au ressort trop remonté ; il cessa de parler, de penser, de sentir. Pendant des semaines, Léon ne le quitta pas. Quand ils allaient quelque part, il lui tenait fermement l'épaule. En regardant les yeux sans vie de son beau-frère glisser sans but sur les murs écaillés de leur appartement, Léon se demandait s'il redeviendrait jamais pareil à lui-même.

Puis, un matin, vers la fin d'avril, une étincelle de vie apparut dans les yeux d'Alexander. Ses lèvres bougèrent. Un mot en émergea.

« Justice », murmura-t-il d'une voix rauque.

Léon se pencha vers lui.

« Quoi, la justice ?

— La justice, dit Alexander, c'est ce qui nous manque. »

À partir de ce moment, le cœur d'Alexander se remit à tictaquer, lentement d'abord, puis avec panique, comme si le temps devait lui faire défaut s'il ne se dépêchait pas. Il se mit à parler de ce qui avait ôté leur vie à Abner, à son père et à cent quarante-quatre autres personnes. Ils avaient été victimes, dit-il, raisonnant avec soin, mesurant ses mots, d'un système qui ne prenait en compte qu'un seul facteur : le profit. C'était pourquoi l'escalier de l'immeuble Asch ne mesurait que quatre-vingts centimètres de large, la porte d'entrée s'ouvrait vers l'intérieur, l'unique ascenseur ne pouvait contenir que douze personnes, et son père avait été forcé de sauter dans le conduit pour échapper aux flammes. C'était pourquoi l'immeuble avait dix étages, mais l'échelle des pompiers ne montait qu'au sixième. C'était pourquoi les compagnies d'assurances avaient offert à vingt-trois familles soixante-quinze dollars chacune en dédommagement intégral de leurs pertes.

Le dimanche suivant, Alexander, Léon et plusieurs syndicalistes allèrent parler au propriétaire du Triangle Shirtwaist, qui vivait à Long Island dans

une maison de campagne que les ouvriers appelaient Tsarskoïe Selo, d'après la propriété du tsar près de Saint-Pétersbourg. Au début, le propriétaire refusa de les recevoir, mais il changea d'avis quand Alexander lança une brique au travers d'une porte-fenêtre.

Le col de chemise ouvert, les mains dans les poches du pantalon, Alexander s'avança :

« Considérez-vous que les soixante-quinze dollars offerts aux familles par la compagnie d'assurances soient suffisants ? » Il fit un autre pas en avant. « Vous sentez-vous une quelconque responsabilité dans la mort de vos employés ? Allez-vous offrir une compensation supplémentaire ? Allez-vous améliorer les conditions de travail des survivants ? »

En voyant la délégation, le propriétaire avait envoyé son majordome chercher la police locale. Deux policiers montèrent l'allée dans une Ford toute neuve, rugissante, dans l'intention d'arrêter Alexander et les autres pour violation de domicile, atteinte à la propriété privée et menaces de mort vis-à-vis d'un éminent citoyen. Quand l'un des policiers essaya de passer les menottes à Alexander, il lui donna un coup de poing dans la mâchoire. Léon, les autres et lui s'égaillèrent dans les champs.

C'est à ce moment précis de sa vie qu'Alexander commença à se considérer comme un révolutionnaire.

Chapitre 1

New York 1917

Dès que le Juif vit l'insigne doré et argenté, il tenta de refermer la porte, mais l'agent fédéral fut trop rapide pour lui. Il avait déjà fermement enfoncé un de ses richelieus dans l'embrasure.

« On ne peut pas dire qu'il soit accueillant, se plaignit le visiteur à son collègue.

— On dirait qu'il ne veut pas nous laisser passer », fit le second agent.

Le Juif évalua les deux hommes pendant qu'ils entraient. Ils avaient des lèvres minces, des visages typiques du Midwest, portaient des feutres mous et des pardessus bon marché, à martingale, identiques. L'un d'eux laissa entendre qu'il s'appelait Hoover. L'autre ne se présenta pas. Ils remirent leurs badges dans leurs poches et essuyèrent soigneusement leurs chaussures sur le chiffon qui servait de paillasson pour en enlever les traces imaginaires du Lower East Side. Puis, ils suivirent le Juif au travers du couloir étroit où, le long des murs, des piles de livres montaient à mi-corps, jusqu'à la petite pièce donnant sur la cour. Là, celui qui s'appelait Hoover, un jeune homme qui n'avait pas beaucoup plus de vingt ans, sortit un petit carnet à spirale, se mouilla le pouce et le feuilleta jusqu'à la page qu'il cherchait.

« Son vrai nom est Alexander Til », dit-il au Juif. Sa voix, rauque, fatiguée, semblait venir du fond de sa large poitrine. « C'est un blanc. Naturalisé américain, d'origine juive russe. Un mètre soixante-seize. Maigre. Début de calvitie. Les yeux verts. Le sujet porte des lunettes et a une cicatrice de huit centimètres derrière l'oreille gauche, résultat d'une blessure reçue alors qu'il résistait à une arrestation pour piquet de grève illégal durant la grève des ouvriers de l'habillement en 1912. Le coup à la tête a diminué l'acuité de son oreille gauche. Il a l'habitude de tendre l'oreille droite vers les gens quand il leur parle. Il s'est parfois déguisé en laissant pousser sa barbe et sa moustache. »

Le Juif, qui louait le trois pièces de Hester Street et sous-louait la plus petite, donnant sur la cour, pour joindre les deux bouts, fixa Hoover.

« Le nom de Til jusqu'à présent jamais je n'ai entendu, répondit-il prudemment. Le locataire à qui je loue, il m'a dit qu'il s'appelait Rosenstein. »

L'autre agent se déplaçait dans la pièce, passant distraitement le bout des doigts sur une table, l'appui de la fenêtre et le dos des livres comme une femme qui soupçonne la présence de poussière.

« Est-ce que votre Rosenstein avait une barbe ? » demanda-t-il au Juif sans le regarder.

Celui-ci haussa les épaules.

« Des barbes, beaucoup de gens ici ont.

— Est-ce qu'il était sourd d'une oreille ?

— Je lui ai jamais assez parlé pour remarquer. »

L'agent se tourna pour fixer le Juif.

« Depuis combien de temps est-il parti ? »

— Quatre, peut-être cinq jours.

— Pourquoi est-il parti ?

— Il est parti, c'est tout ce que je sais.

— Il n'a pas dit où il allait ?

— Non.

— Et, naturellement, vous ne savez pas où nous pourrions le trouver ?

— C'est correct. Je ne sais pas.

— Vous êtes étranger aussi, n'est-ce pas ? Mentir à des agents du FBI en mission pourrait vous coûter cher.

— Je ne sais pas où il est », insista le Juif, têtu.

Son fils de douze ans entra dans la pièce. Le garçon, comme la plupart des enfants des quartiers ouvriers, puait le kérosène ; on lui en mettait tous les jours sur le cou, les poignets et les chevilles pour éviter les poux. Il se plaça timidement derrière les jambes de son père, accrocha les mains à ses bretelles et fixa les intrus avec d'immenses yeux noirs.

Hoover eut une grimace de dégoût et se mit à faire la liste sur son carnet des quelques objets que contenait la pièce. Il y avait un lit bas, en métal, avec une paillasse, et deux phrases étaient écrites à la craie sur le mur au-dessus : « Le capitalisme crée des producteurs et des consommateurs. Le communisme crée des êtres humains qui se trouvent aussi être des producteurs et des consommateurs. » À côté du lit, une caisse renversée servait de table de nuit, supportant une lampe à pétrole et une demi-douzaine d'exemplaires d'une revue militante intitulée *Les Masses*. L'un d'eux était ouvert sur un article de John Reed, écrit à Mexico, à propos de Francisco Pancho Villa, ce que nota consciencieusement Hoover, qui se rappelait avoir lu des choses très défavorables sur le célèbre Villa dans une circulaire interdépartementale. Il y avait plusieurs assiettes d'étain, des tasses et une bouilloire noircie sur une vieille table avec un numéro du journal anarchiste d'Emma Goldman, *Mother Earth*, une édition allemande de *Das Kapital*, le roman de Tchernychevski : *Chto Delat*, en russe, et un livre intitulé : *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Une phrase était écrite à la craie sous la petite fenêtre qui donnait sur la cour :

« La propriété, c'est le vol – Proudhon. » Le terme « c'est » avait été souligné, comme si la personne qui l'avait écrit avait souvent entendu la phrase mais ne s'était que récemment persuadée de sa véracité. Punaisés derrière la porte, il y avait un article déchiré dans le *New York Tribune*, racontant que les habitants d'Erwin, Tennessee, avaient pendu un éléphant à une tour de forage pour avoir piétiné un homme, une publicité pour un concert de Caruso à Carnegie Hall et un tract polycopié annonçant que le célèbre révolutionnaire russe Léon Trotski s'adresserait à un Cercle socialiste sur Bedloe's Island le dimanche suivant, 18 mars 1917. « Venez nombreux, disait-il, apportez votre pique-nique. » En bas de la feuille, en grosses lettres, l'avertissement suivant : « Alcool strictement interdit. »

Hoover leva les yeux de son carnet.

« Ces livres sur la table, ils sont à lui ou à vous ?

— À lui.

— Il reviendra les chercher, vous croyez ? »

Le Juif secoua la tête.

« Il m'a dit de les vendre pour payer la semaine qu'il me doit. »

L'autre agent retourna un presse-papiers en verre et le tint à hauteur d'œil pour voir la neige se déposer à l'intérieur.

« Avec cette affaire en Russie, nous devons être plus vigilants que jamais. Un révolutionnaire comme Til peut contaminer des milliers de personnes.

— De notre point de vue, dit Hoover, ce Til est un dangereux idéaliste. »

Avec un sourire mince comme une lame de couteau, il dit au Juif :

« Vous comprenez notre point de vue ? »

Le Juif tira pensivement sur le lobe d'une oreille qui portait la marque de cette habitude.

« Je comprends votre point de vue, dit-il finalement. Et vous avez évidemment raison, de ce point

de vue… Mais votre point de vue est erroné. Dans les États-Unis d'Amérique, l'idéalisme n'est pas encore un crime.

— Ce n'est pas une question d'idéalisme, dit Hoover avec impatience. C'est une question de propriété.

— La propriété, souligna le Juif, c'est le vol.

Grattez un Juif… », grogna l'autre agent.

Zander – comme les amis d'Alexander s'étaient mis à l'appeler – se tenait en bordure de la foule regardant les hommes de l'abattoir, en tabliers maculés de sang, essayer de libérer un cheval qui s'était effondré entre ses brancards en tirant une charretée de charbon sur la Troisième Avenue. Plusieurs passagers se penchaient par les fenêtres d'un tramway qui passait, donnant des conseils. Le cheval, qui avait des œillères et les côtes saillantes, hennit et rua faiblement, touchant un des ouvriers au tibia. Il jura et s'écarta en boitillant. Un jeune policier au visage imberbe se pencha sur le cheval et lui enfonça le canon de son revolver dans l'oreille. La plupart des spectateurs regardèrent ailleurs. Les passagers rentrèrent la tête dans le tramway. Un jeune garçon en culottes de velours gloussa nerveusement. Le policier pressa la détente. Le revolver tressauta dans sa main. Du sang et de l'écume jaillirent de la bouche du cheval. L'animal eut un sursaut, puis resta immobile.

Zander s'écarta. Il était toujours mal à l'aise dans une foule, il avait peur d'être piétiné à mort. Regardant derrière lui, il vit un instant le cadavre du cheval, une jambe grotesquement dressée, comme un doigt accusateur pointé vers le ciel. Il lui vint à l'esprit que, dans les pays capitalistes, il n'y avait pas que les animaux qui mouraient à la tâche. Les humains aussi travaillaient jusqu'au dernier moment, puis on s'en débarrassait pendant que ceux qui avaient plus de

chance détournaient le regard, gênés. Zander n'avait jamais détourné le regard ; il avait fixé chaque mort jusqu'à ce qu'elle se grave dans sa mémoire. Il avait vu des ouvriers s'effondrer comme ce cheval, avait vu des gens incapables de soulever un autre sac, de faire un pas de plus. Les patrons ne leur appuyaient pas de revolver contre l'oreille, ils cessaient simplement de les payer et les laissaient à la rue, comme de vieilles chaussures. Mais qu'était-ce, sinon une autre forme d'exécution ?

« Rien ne t'intimide », avait explosé Léon, son beau-frère, pendant une de leurs batailles acharnées sur la meilleure façon de refaire le monde, « ni la perspective de la mort ni celle de l'échec, rien. » Léon avait complètement tort, bien sûr. Zander *savait* comment étaient les choses, *rêvait* de ce qu'elles pourraient être, et cela le mettait au supplice. Et s'il n'y pouvait rien changer ? Et si Marx se trompait, si la révolution n'était pas inévitable, si les masses étaient destinées à être exploitées jusqu'à la mort comme le cheval qui tirait la charrette de charbon dans la Troisième Avenue ? Et si les usines, les mines, les ghettos et une hiérarchie mesquine fondée sur la force étaient des choses inévitables ? Non ! Zander ne l'accepterait jamais. Et il n'abandonnerait jamais la lutte. Il tiendrait les barricades, peu importe où et quand les ouvriers les élèveraient.

Depuis la mort de son père et de son frère dans l'incendie du Triangle, c'était exactement ce qu'il faisait. L'État de New York, le Connecticut, le New Jersey, le Michigan, l'Ohio, le Colorado avaient tous lancé des mandats d'amener contre lui, pour piquets illégaux, réunions interdites, incitation à l'émeute. Incitation à l'émeute ! Il avait incité à bien plus qu'à l'émeute, ce que le gouvernement fédéral avait compris quand il avait lancé un mandat contre lui au titre de la loi de 1903 qui permettait la déportation des anarchistes étrangers. Le FBI le traquait

depuis presque un an pour avoir « prêché la sédition, la rébellion armée et autres théories communistes destinées à renverser l'ordre établi ». Du moins, c'était ce que disait la légende du portrait assez ressemblant qui figurait sur l'avis de recherche.

Zander continua son chemin vers la boutique du prêteur sur gages, un pâté de maisons plus haut dans la Troisième Avenue. Il portait une chemise de lin écru, un costume qui avait été « retourné » par un tailleur grec d'East Broadway, et qui se boutonnait la gauche sur la droite. Il avait une barbe épaisse emmêlée, une peau douce qu'il pensait vaguement être peu masculine et des yeux qu'une actrice yiddish avait une fois, dans un éclair d'intuition, décrits comme « meurtris ».

La clochette fixée à la porte tinta quand il entra dans l'officine du prêteur sur gages. Celui-ci sortit de l'arrière-boutique. Il avait le crâne si étroit qu'il paraissait avoir été déformé lors d'une naissance difficile, et d'énormes oreilles rouges, saillant à angle droit. « Êtes-vous acheteur ou vendeur ? » demanda-t-il d'une voix nasale et geignarde.

Le bruit saccadé d'une machine à écrire venait de l'arrière-salle. On cessa de taper. Une voix de femme murmura : « Oh, merde ! » Puis la frappe reprit.

« Si le prix est correct, je suis vendeur », dit Zander.

Le prêteur sur gages rit doucement. « Pour un vendeur, quand le prix est-il jamais correct ? Montrez-moi ce que vous avez. »

Il écarta des harmonicas, des oignons, des boutons de manchette et des poudriers pour dégager un espace sur le comptoir.

Zander sortit de la poche de sa veste un mouchoir plié et le posa délicatement sur le verre épais. Il écarta les pans du mouchoir pour révéler une broche en argent avec un camée, une petite pierre rouge. Sa mère, Rivka, la lui avait donnée en 1908,

à Rotterdam, sur le quai, comme son père, son frère et lui allaient prendre le bateau pour l'Amérique.

« J'ai changé d'avis, avait dit son père d'une voix misérable. Nous allons tous attendre à Rotterdam avec toi.

— Nous avons réglé ça hier soir, avait insisté Rivka. Quand j'irai assez bien pour voyager, sois sûr que je traverserai l'océan jusqu'à ton Amérique. » Elle essaya de sourire de façon encourageante. « Après tout, la tuberculose, ce n'est pas la fin du monde. »

Alexander se rappelait avoir crié : « Maman, je suis désolé de nous avoir fait quitter la Russie.

— Ce n'est pas toi qui nous as fait quitter la Russie, l'avait réprimandé Rivka, c'est Dieu. »

Elle avait béni Alexander, Abner et son mari, en yiddish, les avait tous embrassés sur le front, et Jack sur les lèvres devant les garçons, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Puis elle avait refermé la main d'Alexander sur la broche. « Tu es le plus fragile, murmura-t-elle. Je veux que tu aies quelque chose de moi. »

Alexander se souvenait d'avoir vu, pendant que deux remorqueurs à vapeur écartaient le *Darmstadt* du quai, sa mère debout avec d'autres femmes près d'une énorme grue. Bien qu'elle ne lui eût jamais fait aucun reproche, il avait été frappé par le fait qu'elle n'agite pas le bras. Lui non plus ne l'avait pas fait : la culpabilité rendait ses bras lourds comme du plomb. Ils s'étaient fixés, paralysés, par-dessus le vide qui s'élargissait.

Ce fut la dernière fois qu'il la vit.

Le prêteur sur gages se mit une loupe de bijoutier à l'œil droit et ramassa la broche. Zander remarqua un exemplaire du *New York Times* sur le comptoir. Il était daté du vendredi 16 mars 1917. Le titre de la une était : « Révolution en Russie : le tsar abdique. » Le prêteur sur gages retourna la broche pour en examiner le dos. Zander regarda autour de lui. Au mur, une affichette imprimée disait que, les

machines à écrire étant maintenant en service partout et exclusivement utilisées par des dames, les messieurs étaient priés de s'abstenir de fumer et de cracher sur les lieux.

« Combien en voulez-vous ?

— Combien en offrez-vous ?

— J'en ai vu dix mille comme ça. Dites votre prix. Je vous dirai oui ou non. »

Zander hésita. « Le rubis à lui seul devrait valoir trente-cinq dollars », dit-il.

L'autre eut un petit rire toussant. Il laissa tomber la broche sur le mouchoir et en replia les coins, comme s'il ne voulait pas la voir plus longtemps qu'il n'y était obligé.

« Faites-moi une offre », dit Zander d'une voix tendue.

L'homme enfonça un doigt épais dans une de ses narines étroites et y fouilla. Il haussa les épaules. « Le camée n'a rien de particulier. Ce que vous appelez un rubis, c'est du verre taillé. Seule la monture en argent a une quelconque valeur. Je peux peut-être vous en donner deux dollars cinquante. Pas un sou de plus. À prendre ou à laisser.

— Deux cinquante ! » Le cœur de Zander se serra. Il empocha la broche et sortit la montre de gousset que Maud lui avait offerte pour son vingt et unième anniversaire. « Et ça ? »

Le prêteur sur gages eut un reniflement méprisant. « L'avenir, c'est les montres-bracelets. »

Retournant vers le centre-ville le long d'immeubles sinistres et gris, Zander décida de ne pas se laisser déprimer par le prêteur sur gages. Il devait y avoir un moyen de trouver assez d'argent pour acheter un billet de paquebot. Il fallait juste le trouver.

Il se torturait encore la cervelle quand il remarqua le bar McSorley's plus loin dans la 7e Rue. Il franchit les portes battantes et s'approcha du comptoir.

« Qu'est-ce que vous buvez ? »

Zander commanda une pinte de bière et prit un œuf dur à un penny dans une corbeille. Il le fit rouler entre sa paume et le bar pour fendre la coquille et se mit à l'écaler. Le barman remplit une chope, enleva la mousse avec une spatule en bois et la posa devant Zander.

Plus loin au comptoir, quelqu'un renversa un verre de bière. Il y eut une bousculade et des cris de bonne humeur : « Arrêtez ça, les gars. » Zander tendit le cou pour voir ce qui se passait. Un homme très massif laissait les autres le ramener à son verre. Zander le reconnut immédiatement. Il prit sa chope et son œuf dur et se fraya un passage dans la foule.

« Atticus ? »

A (pour Atticus) O (pour Orson) Tuohy – 1,85 m, arborant une moustache rousse de morse – se retourna. « Bon Dieu, j'ai failli ne pas te reconnaître, dit-il en pompant le bras de Zander. Avec cette barbe, tu es l'image toute crachée d'un de ces vieux daguerréotypes de ton grand-père. » Tuohy prit par l'épaule l'homme avec qui il buvait. « Dis bonjour à Emilio Ortona », dit-il à Zander. Tuohy baissa la voix. « Emilio est un anarchiste du New Jersey. Emilio, voici un vieux copain de mouvement à moi, du nom de Zander Til. »

Ortona lui fit un signe de tête sans tendre la main. Zander lui rendit poliment son salut. Leurs chemins s'étaient déjà croisés, une fois lors d'une grève d'ouvriers bouchers dans le New Jersey, une autre à un grand meeting des mineurs de Ludlow au Colorado. Chaque fois qu'il voyait Ortona, Zander se demandait s'il était vraiment l'anarchiste qu'il prétendait être ou le truand dont il avait l'air.

« Où est-ce que tu crèches ces temps-ci ? demanda Tuohy.

— J'ai une chambre dans Essex Street, derrière Hester Street, au-dessus d'un *delicatessen*, répondit Zander.

— Tous les Italiens connaissent ce *delicatessen*, dit Ortona. C'est le seul endroit à Manhattan où on trouve du *baccala mante*. »

Tuohy se lança dans une description de sa dernière petite amie, un petit numéro bien chaud de Hunter College, qui faisait des extras à la clinique de contrôle des naissances de Margaret Sanger à Brooklyn ; elle avait été arrêtée deux fois pour avoir violé le Comstock Act qui considérait l'information sur la contraception comme obscène. « Il n'y a qu'un truc qui ne va pas chez elle », plaisanta Tuohy, dont les cheveux roux gominés en arrière étaient partagés par une raie au milieu et dont le nez était en permanence à l'affût d'une femelle. « Elle est si petite que, chaque fois que je la regarde, j'ai l'impression qu'elle est à une demi-rue de distance.

— Qu'est-ce que tu deviens ? demanda Zander à Tuohy.

— Qu'est-ce que je deviens ? » répéta Tuohy. Il sourit à Ortona. « Montre-lui l'artillerie, Emilio. »

Ortona entrebâilla le sac en tapisserie qu'il portait pour que Zander y jette un œil. Il y avait deux revolvers à l'intérieur. Zander reconnut un Nagant, un revolver de l'armée russe fabriqué avant le tournant du siècle, et un Smith et Wesson américain.

« Le Nagant est ma propriété personnelle, dit Ortona avec fierté, l'autre est un emprunt.

— Nous étions à Brooklyn cet après-midi, dit Tuohy avec une lueur dans l'œil.

— À la Banque nationale des métaux et de la mécanique de Schenectady Avenue », ajouta Ortona.

Tuohy se tourna vers lui. « Qui est-ce qui raconte l'histoire ?

— Excuse-moi, bordel », dit sèchement Ortona. Il introduisit un doigt sous son col empesé pour se gratter.

« De toute façon, continua Tuohy, nous avons attendu la fermeture, puis on a joué notre numéro.

Emilio a coupé la ligne de téléphone avec son canif. Je leur ai fait voir mon adorable Smith et Wesson et j'ai ordonné au caissier d'ouvrir la porte de la chambre forte Mossler. Tu ne devineras jamais ce que cet enfoiré a dit. »

Zander but une gorgée de bière.

« Il a dit qu'il ne pouvait pas ! s'exclama Tuohy.

— Il ne pouvait pas ouvrir cette saleté de coffre, dit Ortona, parce qu'il était équipé d'une invention moderne.

— Un genre de minuteur, dit Tuohy. La foutue porte se verrouille automatiquement à quatre heures pile, et rien sauf de la dynamite ne peut l'ouvrir avant neuf heures le lundi matin. » Tuohy avala le reste de sa tequila, à laquelle il avait pris goût durant la guerre civile mexicaine, et fit signe au barman de remplir son verre. « Ci-gît Atticus Tuohy », dit-il, composant une des épitaphes pour lesquelles il était célèbre, « un révolutionnaire qui n'aurait pas pu piller une banque capitaliste même si sa vie en avait dépendu.

— Je ne savais pas que tu faisais des expropriations, commenta Zander.

— Expropriations ! » ricana Ortona. Vous les… », il faillit dire « Juifs » mais se reprit à temps, « marxistes prenez tout tellement au sérieux. » Grommelant que c'était la dernière fois qu'il s'engageait avec des connards de braqueurs de banque bolcheviks, Ortona se dirigea vers la porte.

Tuohy frappa impatiemment le comptoir avec son verre vide ; le barman avait oublié de le resservir.

« Tu vas écouter Debs[1] demain soir ? Ça devrait être intéressant d'écouter ce qu'il a à dire sur cette révolution en Russie.

---

1. Eugene Debs : syndicaliste américain (1855-1926). *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

— Rappelle-toi ce que Trotski disait de Debs et de ses socialistes, dit Zander. C'est le parti idéal pour des dentistes qui ont réussi.

— Debs est différent. Il a des tripes.

— Écoute, insista Zander, la seule chose qui intéresse ces socialistes et ces Wobblies[1] et les types du syndicat de la confection, c'est des enveloppes de paie plus épaisses, moins d'heures de travail, des congés payés et de plus longues nuits pour rêver chaque semaine.

— Les socialistes sont peut-être des tièdes, mais ça ne veut pas dire que le socialisme soit mauvais. Toute étude sérieuse de l'économie mène au socialisme.

— Toute étude sérieuse de l'usine, chuchota Zander avec force, mène au communisme. Lis le chapitre terrible de *Das Kapital* sur la journée de travail, tu verras si tu en sors indemne. »

Tuohy pencha la tête et étudia Zander. Il le connaissait depuis longtemps. Il avait amené Zander rencontrer Trotski et sa femme dans leur appartement du Bronx peu après leur arrivée d'Europe – Trotski le légendaire révolutionnaire russe qui pouvait se plaindre amèrement de devoir payer dix-huit dollars par mois de loyer, qui meublait son appartement à crédit avec désinvolture, s'émerveillait de l'existence d'un vide-ordures et parlait sans fin avec passion de *cette vieille canaille*[2] d'Europe et de la révolution permanente qui, il en était convaincu, la balaierait comme un feu de brousse poussé par le vent, quoique hélas pas de son vivant. Et pourtant c'était arrivé, un soulèvement spontané du peuple, et à l'endroit où ils s'y attendaient tous le moins : en Russie.

---

1. Wobblies : Industrial Workers of the World, mouvement socialiste modéré.

2. En français dans le texte.

« Je peux voir les signes comme tout le monde, dit Tuohy. Il n'y a pas de révolution qui se prépare ici, alors tu repars. »

Les doigts de Zander se refermèrent sur la broche dans la poche de sa veste.

« Quand les ouvriers élèvent une barricade, dit-il, c'est le devoir de quelqu'un qui pense être un révolutionnaire d'aller la défendre.

— Tu es amoureux de la révolution », décida Tuohy. Il agita la main pour attirer l'œil du barman. « Que doit faire un homme pour avoir un verre ici ? » Il se retourna vers Zander. « Eh bien, pourquoi pas ? Une bonne révolution est beaucoup plus sexy que certaines filles de ma connaissance. L'ennui, c'est que quand tu arriveras en Russie ce sera sans doute fini.

— Ou bien la deuxième révolution, celle qui mettra Lénine et les bolcheviks au pouvoir, sera en train de démarrer.

— Vous, les Russes, vous êtes tous des rêveurs. Tu te souviens de la Russie ? »

Zander s'en souvenait très bien : le hennissement sauvage des chevaux et le martèlement rythmé des sabots pendant que les cosaques entraient au galop dans son village, les oies paniquées qui s'éparpillaient, les haches qui fracassaient les portes, les cris humains si pleins de terreur qu'ils se réverbéraient dans sa tête longtemps après qu'il eut cessé de les entendre. Il se souvenait de la course désespérée pour descendre dans le tunnel que son père et son frère avaient creusé sous le plancher, emmenant la terre dans des paniers de paille et la jetant la nuit dans la rivière pour que personne, même pas les Juifs, ne devine ce qu'ils faisaient. Il se souvenait d'avoir été pris à découvert pendant le dernier pogrom, se rappelait les sabots qui martelaient le sol de l'autre côté de la colline et les cris pitoyables de l'homme qu'ils pourchassaient, se souvenait de s'être enterré

comme une taupe dans un tas de fumier et d'avoir regardé depuis son abri deux cosaques géants en bonnet de fourrure éperonner leurs chevaux rabougris et leur faire piétiner Adler, le gros colporteur de kérosène. Un des cosaques avait bondi de sa selle, avait arraché la bouteille de pétrole du harnais de bois qu'Adler portait sur le dos et l'avait vidée sur les vêtements de l'homme à terre. Puis le cosaque avait frotté une allumette. Adler avait supplié Dieu de sauver son serviteur. Adler avait sangloté. Adler s'était frappé le front sur le sol. Ses vêtements étaient en flammes. Hurlant comme un animal blessé, il avait dévalé la colline, les membres bougeant dans tous les sens, avait plongé dans la rivière presque gelée, perçant la fine couche de glace avec le sifflement d'un fer rouge trempé dans un seau d'eau de pluie. Zander se souvenait de ses parents, ensuite, se demandant avec angoisse s'ils devaient tous émigrer en Amérique. « Pour vous dire la vérité, leur avait-il dit, je ne sais pas vraiment où est l'Amérique. Mais j'irai là-bas, avec ou sans vous, et avec ou sans votre bénédiction. » Rivka, les yeux brûlants, avait serré contre elle le garçon tremblant. « Alors… nous irons tous », avait-elle dit doucement.

« La Russie, dit Zander à Tuohy, ce n'est pas quelque chose qu'on oublie.

— Quel âge avais-tu quand tu es parti ?

— Je devais avoir cent ans. »

Sifflotant en sourdine un air italien, Emilio Ortona traversa le bar rempli de dockers et descendit le long couloir sombre vers le bureau à l'arrière. De la lumière brillait sous la porte. Ortona entra sans frapper. Silvio, qui faisait un puzzle sur son bureau à cylindre, sursauta.

« C'est moi, le rassura Ortona.

— Je ne t'attendais pas si tôt », remarqua Silvio, se renfonçant dans sa chaise tournante. Il remplit un gobelet de whisky et en avala plusieurs petites gorgées rapides. Ortona voyait sa pomme d'Adam monter et descendre.

« Comment ça a marché ? » demanda nerveusement Silvio en indiquant un siège à Ortona, évitant soigneusement son regard.

« Ces connards de bolcheviks ont comme d'habitude déconné », dit Ortona. Il fit passer la sacoche avec les deux revolvers dans sa main gauche et regarda plus soigneusement autour de lui. Les épaisses draperies en velours devant la porte du fond étaient tirées, et la lampe électrique du bureau était déjà allumée. Silvio avait l'air très mal à l'aise. « Qu'est-ce qui ne va pas, Silvio ? » demanda Ortona. Il recula vers la porte. « Je n'ai pas perdu ton artillerie, hein ? »

Deux hommes sortirent de derrière les draperies. Ils tenaient chacun un automatique Browning à la main. L'un dit que son nom était Hoover et qu'ils étaient des agents du Bureau de recherches du Département de la Justice. L'autre ne donna pas son nom.

« On va se charger de ça, dit Hoover à Ortona, ça doit être lourd.

— J'avais pas le choix, s'excusa Silvio. Ils savaient que tu devais venir. Ils savaient, pour la banque à Brooklyn.

— Dehors », ordonna l'autre agent. Silvio abaissa le cylindre de son bureau pour protéger le puzzle, le verrouilla avec une petite clef attachée à une chaîne d'or massif qui barrait son gilet et disparut comme une araignée se glissant dans une fente du mur.

« Bon, j'ai emprunté des revolvers pour faire du tir », dit Ortona aux agents, les mains écartées, paumes en l'air, pour démontrer sa complète innocence. « Où est le crime ? »

Le second agent prit son Browning de la main gauche, s'approcha d'Ortona et le frappa sèchement à l'estomac. Aspirant de l'air, Ortona se plia en deux. Les deux agents le prirent par les aisselles et l'assirent sur la chaise pivotante de Silvio.

« Tu connais bien un barbu qui s'appelle Zander ? voulut savoir Hoover.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je connais un Zander ? »

Hoover fit tourner la chaise pour qu'Ortona soit face à l'autre agent, qui le gifla durement à plusieurs reprises. Puis Hoover le fit tourner de nouveau.

« Alors, ce Zander, tu le connais bien ?

— Pourquoi le protèges-tu ? dit le second agent derrière Ortona. C'est un youtre.

— Zander est le diminutif d'Alexander, n'est-ce pas ? » demanda Hoover.

Ortona hocha la tête.

« Voilà, on va y arriver, dit l'autre agent avec enthousiasme.

— Et Alexander, c'est le prénom de Til ?

— Je ne connais pas son nom de famille », insista Ortona. Hoover voulut faire pivoter la chaise, mais Ortona lui posa la main sur l'avant-bras. « Le nom de Til me dit quelque chose », admit-il.

Hoover sourit de ses lèvres minces.

« Ce que nous voulons savoir, c'est où trouver cet Alexander Til.

— On le veut, dit l'autre agent.

— Qu'est-ce qu'il y aurait pour moi là-dedans ? » demanda Ortona.

Chapitre 2

En descendant Houston Street, Zander regarda le labyrinthe d'escaliers de secours. Très peu de choses avaient changé dans le Lower East Side depuis qu'un reporter de faits divers du *New York Evening Sun* nommé Jacob Riis avait, avant le tournant du siècle, publié un essai sur la vie dans les logements ouvriers, sous le titre *Comment vit l'autre moitié*. De nombreux bâtiments de bois avaient été démolis et remplacés par de plus grands immeubles en brique. Les cafards s'étaient multipliés. On avait installé des bornes d'incendie dans les rues. Un arrêté municipal obligeait les propriétaires à construire des escaliers de secours, et les Juifs les avaient immédiatement transformés en pièces supplémentaires, y aérant la literie pendant la journée, y dormant pendant les étouffantes nuits d'été.

La plupart des gens avaient été favorables aux escaliers de secours. Mais le frère de Zander, Abner, s'y était opposé dès le début, avait soutenu que ce qu'il fallait aux immeubles modernes, c'étaient de larges escaliers intérieurs avec des portes coupe-feu et des lances d'incendie à chaque étage. Abner avait toujours été en avance sur son temps. Il voulait une semaine de quarante-cinq heures et des congés payés, et même une compensation pour les ouvriers qui tombaient malades ou étaient renvoyés parce que l'usine avait moins de commandes. Vers la fin,

il s'était évidemment rapproché de l'idée de Zander, que la racine des inégalités qui les entouraient était dans le système lui-même ; il faudrait le changer, disait-il, mais il n'en était pas arrivé à l'idée que ce ne pourrait être fait que par une révolution violente. Pauvre Abner… il manquait encore énormément à Zander. Il pleurait son père, mais son frère aîné lui *manquait*. Il avait parfois l'impression de regarder le monde par les yeux d'Abner. Il se considérait irrationnellement comme le double physique d'Abner et imaginait qu'ils avaient les mêmes expressions, la même façon de fermer les yeux à demi quand ils entendaient des choses avec lesquelles ils n'étaient pas d'accord, les mêmes explosions de colère quand les autres ne répondaient pas à leur logique ou à leur passion. Et, par-dessus tout, les mêmes bases morales.

Comme Abner, Zander était une créature du ghetto juif du Lower East Side de Manhattan. Il y avait le cinéma de Canal Street où Abner et lui avaient introduit en fraude une bouteille pleine de mites pour les libérer dans le noir, les insectes se dirigeant vers la seule source de lumière, le projecteur ; les ombres géantes sur l'écran avaient fait s'enfuir la pianiste en pleine crise d'hystérie. Il y avait le « Marché aux cochons », comme les Juifs l'appelaient, dans Hester Street, où l'on pouvait acheter tout au monde *sauf* des cochons ; c'était là qu'Alexander avait trouvé son premier boulot en Amérique, vendant des bobines de fil et des pelotes de laine dans une charrette délabrée tirée par un cheval si maigre que ses côtes ressortaient comme les barreaux d'une grille. Il y avait East Broadway, que les intellectuels juifs appelaient *ulitza*, le mot russe pour rue, croyant que cela faisait plus cultivé de parler russe que yiddish ; c'était dans *ulitza* que Jack Til installa durant l'hiver 1909 sa deuxième femme et son jeune fils, Léon, qui avait l'âge d'Alexander, avec ses deux propres garçons.

Il y avait l'école primaire au coin de Suffolk Street et de Rivington Street, d'où Alexander et Léon, pendant leur unique année d'école, s'enfuirent pris de panique par une fenêtre du rez-de-chaussée quand le service de santé nouvellement créé envoya un docteur examiner les amygdales des élèves avec un abaisse-langue ; Léon avait convaincu Alexander que le médecin les enlevait chirurgicalement. Les pensées de Zander se portèrent sur Léon. La dernière fois qu'il l'avait vu, des mois plus tôt, la conversation avait été tendue. Léon se laissait entraîner de plus en plus profond dans le mouvement sioniste, il avait même parlé d'émigrer en Palestine dans l'espoir de créer une patrie juive. Quand Zander avait demandé sarcastiquement ce que les sionistes avaient l'intention de faire des Arabes qui vivaient déjà là-bas, Léon avait explosé. « Cette terre était à nous il y a deux mille ans. Elle nous appartiendra de nouveau. Les Arabes qui veulent rester vivront à nos côtés en paix et dans la prospérité, c'est plus que ce que le reste du monde fait pour nous. »

Léon, pensa Zander en tournant dans Essex Street vers sa chambre au-dessus du *delicatessen*, pariait sur le mauvais cheval. Les Juifs avaient autant de chances de…

Il sentit soudain qu'on le tirait par la manche. « Monsieur ! Monsieur ! » Un petit garçon avec des bretelles et qui sentait le kérosène le regardait. « Ces livres sont à vous. »

Il tendit à Zander les livres qu'il avait laissés derrière lui dans la chambre qui donnait sur le puits d'aération de Hester Street.

« Tu as fait tout ce chemin pour ça ?

— Mon père m'a envoyé vous avertir. Deux hommes avec des insignes sont venus vous chercher.

— Est-ce que ton père leur a dit où me trouver ?

— Ils lui ont demandé, mais il a dit qu'il ne savait pas. »

Zander sourit. « Ton père est un brave homme. » Il chercha une pièce dans sa poche. « Voilà pour toi. »

Le garçon secoua la tête.

« C'est le Sabbat, dit-il avec une gravité qui n'était pas de son âge. Je n'ai pas le droit de toucher de l'argent.

— J'aimerais te donner quelque chose, insista Zander.

— Vous pouvez me dire quelque chose, suggéra le garçon.

— Te dire quoi ?

— Les hommes qui vous cherchaient vous ont traité de révolutionnaire. Qu'est-ce que ça veut dire, révolutionnaire ?

— J'avais un grand-père qui était un célèbre révolutionnaire, dit Zander. C'était en Russie, il y a de nombreuses années. Il appartenait à un mouvement qui s'appelait Narodnaïa Volya – la Volonté du Peuple. Il voulait changer la vie des masses qui vivaient dans la pauvreté et l'ignorance. Il y croyait si fort qu'il a abandonné sa femme et son fils et qu'il est allé s'installer dans un petit village. Il y a fait l'école. Il essayait d'apprendre à lire aux paysans.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à votre grand-père ?

— Les paysans, qui se méfiaient beaucoup des étrangers, l'ont traité comme de la crotte. Un par un, ses camarades et lui ont abandonné et quitté les villages. La leçon qu'il a apprise de cette expérience était celle-ci : l'histoire bouge lentement, il faut lui donner une poussée.

— Alors, un révolutionnaire, c'est quelqu'un qui donne une poussée à l'histoire ?

— C'est une bonne définition de base.

— Est-ce que votre grand-père a donné une poussée à l'histoire ?

— Il a essayé. Lui et plusieurs autres ont essayé d'assassiner le tsar. Tu comprends le mot "assassiner" ? »

Les yeux du garçon s'agrandirent.

« Tuer ! murmura-t-il incrédule.

— Ils ont été trahis et arrêtés avant de pouvoir réussir, continua Zander.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? »

Zander raconta l'histoire comme son père, le fils qui avait été abandonné, la lui avait dite.

« On leur a mis des fers aux pieds, dit-il, on leur a rasé la tête et on les a jugés. Quand ça a été le tour de mon grand-père de parler, il a dit aux juges que son sang serait l'engrais où germerait la graine du socialisme.

— Et alors ?

— Ils les ont condamnés à mort, lui et les autres, et les ont exécutés. Le bourreau a mis une corde autour du cou de mon grand-père et une capuche noire sur sa tête et l'a fait tomber par une trappe de l'échafaud, un assistant s'est accroché à ses chevilles jusqu'à ce qu'il soit étranglé. »

L'enfant avala sa salive. « Et est-ce que le socialisme a germé comme il l'avait dit ? »

Zander pensa au titre du *Times*. « Il est en train de germer », assura-t-il.

Encore sous le choc de l'histoire, le garçon s'éloigna lentement dans Essex Street. Zander entra au numéro 27, à côté du *delicatessen*, et monta l'escalier vers sa chambre au cinquième. Sur un palier il fut presque asphyxié par l'odeur d'urine. Au cinquième, il tâta le mur jusqu'à la deuxième porte à droite. Il glissa son passe-partout dans la serrure et l'entendit jouer. Il poussa la porte et entra.

Dans la lumière faiblissante qui filtrait par l'unique fenêtre sale donnant sur Essex Street cinq étages plus bas, Zander discerna deux silhouettes à peine perceptibles debout près du lit. Comme ses yeux s'habituaient à la pénombre, il vit que les deux hommes portaient des chapeaux identiques, des manteaux à martingale, et pointaient des pistolets sur lui.

« Comme je disais, dit une des silhouettes à l'autre, tout vient à point à qui sait attendre.

— La patience, dit l'autre, est une vertu souveraine.

— Alexander Til, psalmodia le premier, j'ai un mandat d'arrêt en bonne forme contre vous, signé et confirmé par les officiers du Département de la Justice à Washington.

— Vous faites une erreur, leur dit Zander. Je m'appelle Rosenstein.

— Ce n'est pas ce que votre ami Ortona nous a raconté, dit la première voix. Maintenant soyez un bon garçon, allez à la table allumer la lampe, qu'on puisse jeter un coup d'œil à la cicatrice au-dessus de votre oreille gauche. Et gardez vos mains en vue. On va devenir drôlement nerveux si on ne voit pas vos mains, c'est pas vrai, Henry ?

— Certainement, acquiesça l'autre silhouette.

— J'ai des papiers qui prouvent qui je suis, insista Zander.

— Eh bien, allumez cette lampe, on va les regarder. »

Zander s'approcha de la table, posa ses livres et chercha à tâtons la boîte d'allumettes qu'il laissait toujours près de la lampe. Il la trouva, frotta une allumette et en toucha la mèche. Puis il mit le verre et souleva la lampe pour régler la flamme.

Zander imagina plus qu'il ne vit les deux canons de pistolet braqués sur sa poitrine et se rappela Abner disant, pendant que les policiers formaient leurs rangs pour charger des grévistes pendant les grèves de l'industrie de la confection en 1911 : « Un homme meurt de peur, un autre en est réveillé. » D'un coup de poignet, il jeta la lampe aux pieds des deux silhouettes. Elle éclata, éclaboussant de pétrole les chaussures de l'un d'eux. En un éclair, des flammes léchèrent le pétrole répandu.

« Fils de… », cria l'autre agent, se jetant de côté, pliant les genoux et lâchant deux coups de feu rapides au travers des flammes. Zander, qui bondissait vers la porte, sentit une brûlure à l'avant-bras gauche, comme s'il avait été piqué par une guêpe. Derrière lui, l'agent dont les chaussures brûlaient frappait furieusement les flammes avec son feutre mou. « Pour l'amour du ciel, aide-moi », cria-t-il à son compagnon. L'autre ne savait que faire, attaquer les flammes ou poursuivre Zander qui disparaissait. Son hésitation donna à Zander les secondes dont il avait besoin.

Zander avait repéré un chemin de fuite quand il avait emménagé… monter deux étages, une porte non verrouillée, traverser le toit vers l'immeuble voisin, descendre l'escalier de secours jusqu'à un toit en contrebas, en franchir quatre autres pour trouver une porte ouverte, puis descendre six étages jusqu'à Hester Street et la sécurité des rues.

« Damnation ! » s'exclama, frustré, l'agent qui avait couru derrière Zander. La nuit tombait sur le Lower East Side comme un voile de suie. Respirant péniblement, le pistolet armé, il chercha sur les toits un mouvement sur lequel tirer.

En dessous, dans Hester Street, Zander enfonça un mouchoir dans sa manche pour arrêter le sang et, remerciant sa bonne étoile, partit vers l'est dans la direction du port de Brooklyn – et de chez Maud.

Chapitre 3

À part un homme qui promenait son bouledogue, Pierrepont Street était déserte. Zander attendit qu'il ait tourné le coin avant de monter les marches de l'immeuble de pierre et de tirer la sonnette. Après un moment, il la tira une seconde fois. Une lampe électrique s'éclaira à l'étage. Un moment plus tard, la lumière de l'entrée s'alluma et Maud, enveloppée dans un peignoir d'homme, apparut dans le vestibule. Elle écarta le rideau de l'étroite fenêtre à côté de la porte et regarda dehors. De toute évidence, elle ne reconnut pas la silhouette barbue sur le pas de la porte.

« Partez ou je hurle pour appeler la police, cria-t-elle d'une voix effrayée.

— C'est moi, dit Zander.

— Zander ! » s'exclama-t-elle. Elle se battit avec la serrure et ouvrit la porte en grand. Puis elle se rappela qu'elle lui en voulait. « Tu crois que tu peux sortir de ma vie pendant un an et puis te montrer à ma porte comme si rien ne s'était… » Elle remarqua le sang séché sur son avant-bras. « Oh mon Dieu ! » suffoqua-t-elle. « Toi et tes grèves idiotes ! » Elle l'attira à l'intérieur.

Maud avait l'honneur d'être la première femme avec qui Zander avait dormi qui n'ait pas eu de sous-vêtements sales. Il avait une fois été follement, quoique brièvement, amoureux d'une actrice myope du

théâtre d'art yiddish de Maurice Schwartz, mais elle ne comptait pas car, étant du genre bohème, elle ne portait pas du tout de sous-vêtements. Avant elle il y avait eu une série de filles, toutes des anarchistes, des Wobblies, des organisatrices du syndicat de la confection ou des marxistes d'une teinte ou d'une autre, toutes pauvres, ayant toutes l'habitude de se déshabiller précipitamment dans le noir pour cacher leurs sous-vêtements.

Maud, c'était autre chose. Zander l'avait rencontrée le jour de Noël 1915 à l'un des légendaires concerts d'orgue du mercredi du professeur Baldwin dans le grand auditorium du City College. Assis au fond, sa bonne oreille tendue vers les arpèges de Bach qui rebondissaient du toit, Zander avait été présenté à une femme plus âgée que lui, aux cheveux coupés à la garçonne, un bandeau bleu sur le front et des yeux fatigués qui donnaient l'impression d'en avoir trop vu dans la vie. « Monsieur Til, madame Pruett », avait murmuré un ami. Ils s'étaient salués de la tête sans sourire. Plus tard, dans un bar de Greenwich Village, Zander l'avait réellement vue pour la première fois. Âgée d'environ trente-cinq ans, elle riait vite et avait le tic de passer ses doigts osseux sur sa jupe serrée à la recherche de plis offensants.

Il se révéla que Maud était divorcée ; catholique déchue, elle aurait abandonné l'Église même sans le divorce (elle pouvait supporter la crucifixion, mais ne digérait pas la résurrection). Elle avait un fils de quinze ans, Kermit, brillant et dont un bras était déformé. Assez riche pour être indépendante, elle possédait une maison en ville dans Pierrepont Street à Brooklyn Heights, juste de l'autre côté du pont de Brooklyn, en face de Manhattan. C'était aussi une amante passionnée qui croyait qu'une partenaire de lit dénuée d'imagination poussait un homme à des fantaisies, au lieu de le limiter à des fantasmes la concernant. Ses principales qualités du point de vue

de Zander étaient sa peau incroyablement douce et son tendre corps féminin qu'elle était prête à partager avec lui, mais aussi le fait qu'elle était inconnue des cercles de gauche et pouvait dès lors lui offrir une maison où se réfugier quand les rues devenaient trop dangereuses pour lui. Ses principaux inconvénients, d'un autre côté, étaient d'abord qu'elle vivait à Brooklyn où il était difficile d'aller, et ensuite qu'elle était d'une immaturité désespérante en politique. Pour n'en donner qu'un exemple, elle considérait que le plus grand inconvénient de l'industrialisation, c'était d'avoir apporté du bruit.

Zander, alors révolutionnaire professionnel travaillant pour le petit parti bolchevik, avait consacré de longues heures fastidieuses à l'éducation de Maud. Étouffant des bâillements, les yeux vitreux d'ennui, elle avait fait semblant de lui prêter attention. Mais une nuit, pendant qu'il lisait à haute voix un passage de *Das Kapital*, il l'avait surprise à fredonner un air populaire de jazz. « Si ça t'assomme, avait-il lâché, dis-le et je la fermerai. »

Maud rassembla son courage. « Oui, ça m'assomme, admit-elle, levant le menton en un geste de défi. Si tu veux mon avis, la sexualité est aussi importante que la morale. Oh, Zander, écoute, laisse-toi aller un peu. On pourrait attraper un trolley et aller à l'Hippodrome écouter Sousa et son orchestre. Ou aller voir Florence Reed dans *Le Péché éternel* à Broadway. À propos de sexualité, j'ai entendu dire qu'elle est épatante. »

L'insensibilité de Maud vis-à-vis de choses qui lui tenaient passionnément à cœur, c'en était trop pour Zander. Ils s'étaient disputés, sur le désir qu'éprouvait Maud d'une relation plus permanente, sur l'implication de Zander dans divers conflits du travail dans le New Jersey et le Connecticut (« chaque fois que tu entends le mot "grève", tu te précipites comme un fou », s'était-elle plainte), sur la nourriture que

Maud considérait, après le sexe, comme une des plus importantes raisons de vivre, alors que Zander ne la traitait que comme un carburant, sur ses manières à table (il se servait d'une fourchette comme s'il avait découvert l'instrument tard dans sa vie) et enfin sur les sous-vêtements de Maud, qu'il considérait comme un symbole de son caractère bourgeois acharné et indestructible.

Quand Zander était parti un matin, près d'un an auparavant, il avait emporté son exemplaire de *Das Kapital*. Maud l'avait aperçu sous son bras. « Alors, tu ne reviens pas », avait-elle dit froidement, de la porte. Elle avait penché la tête de côté et souri amèrement. « Je suppose que c'est mieux comme ça. Je veux dire, je ne peux pas vraiment vivre avec un homme qui ne comprend pas que mes sous-vêtements sont *mes* sous-vêtements, quoi. »

Maintenant, hypnotisée par le sang séché sur le bras de Zander, Maud oublia les sous-vêtements et les manières à table. Elle se précipita à la cave et jeta plusieurs grandes pelletées de charbon dans la chaudière. Quand l'eau fut chaude, elle lui fit couler un bain. Pendant qu'il trempait dedans, elle nettoya sa blessure avec du coton et de l'alcool.

« Pardon, dit-elle en le voyant tressaillir. Bon Dieu, c'est moche. Qu'est-ce qui t'a fait ça ?

— Je me suis pris le bras dans des barbelés en escaladant une clôture », lui expliqua Zander avec fatigue.

De l'entrée, le fils de Maud, Kermit, cria :

« Qu'est-ce qui se passe ? Qui est là ?

— Ce n'est que Zander.

— Zander est revenu !

— Tu le verras demain matin. » Elle murmura à Zander : « Si tu grimpais à une clôture, c'était sans doute parce qu'ils te couraient après à cause des piquets de grève.

— Ils essayaient de m'arrêter, et j'essayais de ne pas l'être, admit Zander.

— Un de ces jours, ils feront bien plus que de te donner la chasse. Ils te tireront bel et bien dessus. » Maud regarda la barbe de Zander. « Dieu sait quelle vermine peut vivre là-dedans. » Maniant des ciseaux de couture avec une dextérité inattendue, elle rafraîchit sa moustache et sa barbe, puis lui appliqua une serviette chaude sur le visage pour assouplir les poils. Elle lui passa de la mousse avec la brosse douce et le savon à barbe dont elle se servait pour ses jambes, lui donna un de ces nouveaux rasoirs de sécurité Gillette et, assise sur le rebord de la baignoire, lui tint un miroir pendant qu'il se rasait. Quand il eut fini, Zander se rinça le visage à l'eau froide et étudia longuement son reflet. Il avait presque oublié à quoi il ressemblait.

Il avait commencé à porter la barbe et la moustache à la suite d'une conversation avec Trotski, tard un soir, à propos des aspects concrets de la vie d'un révolutionnaire. La discussion avait eu lieu dans la cuisine de l'appartement de Trotski dans la 164e Rue, dans le Bronx. Trotski était en train de huiler l'automatique Browning qu'il portait toujours dans la poche. Le son grinçant d'un opéra de Puccini venait du salon ; la femme de Trotski remontait le gramophone et remplaçait les disques.

« Il faut aiguiser votre instinct révolutionnaire, avait conseillé Trotski à Zander. Si vous suivez quelqu'un, par exemple, boitez : les gens ne soupçonnent jamais un boiteux de les suivre. Si les autorités s'intéressent trop à vous, laissez-vous pousser la barbe. D'une part, ça rend l'identification difficile au tribunal, un bon avocat peut soutenir qu'un témoin identifie la barbe et non l'homme derrière. » Trotski avait souri lors d'un aria particulièrement beau. « Ah, cette Galli-Curci est une sorcière, avait-il dit, secouant la tête d'admiration. Il est difficile de croire qu'elle n'est pas

réellement dans la pièce à côté. » Son regard était devenu lointain. « Où en étions-nous ?

— Vous parliez des avantages des barbes, lui avait rappelé Zander.

— En effet. L'autre avantage est qu'on peut se rendre instantanément méconnaissable simplement en la rasant. Les gens se seront habitués à vous avec votre masque et ne vous reconnaîtront pas sans. »

En émergeant de la baignoire de Maud, Zander se rendit compte que Trotski avait eu raison ; s'il reconnaissait à peine son propre visage, les autres n'y parviendraient certainement pas. Cette idée lui remonta énormément le moral. Il ne lui restait plus qu'à trouver l'argent de son billet pour la révolution.

Dans les draps propres de Maud, Zander eut un sommeil agité. Il rêva d'un homme en flammes plongeant dans une rivière gelée avec un grésillement sinistre. Il se mit à transpirer abondamment et gémit de douleur en se tournant sur son bras blessé. Maud lui passa une serviette humide sur le front et les membres. La fièvre diminua et il plongea dans un profond sommeil. Quand il s'éveilla enfin, Maud était assise sur le bord du lit et l'observait, les yeux fatigués. Elle avait ouvert les volets, et le jour venu des fenêtres derrière elle semblait baigner son corps d'une lumière presque chirurgicale qui rendait sa chemise de nuit en soie quasi transparente. Il distinguait, comme elle en avait l'intention, le contour de ses seins lourds contre le tissu. Quand elle vit qu'il était réveillé, elle glissa une main fraîche sous la couverture. Zander releva sa chemise de nuit au-dessus de ses hanches. Rejetant la couverture du pied, il la guida sur lui.

« Où est Kermit ? demanda-t-il dans la chevelure qui lui tombait sur le visage.

— Je l'ai envoyé jouer sur les quais », murmura Maud.

Elle se soulevait et se laissait descendre en mouvements mesurés, comme une bouée dans la houle. « Pas encore », l'avertit-elle, chuchotant ses instructions avec cette part d'elle qui dirigeait la manœuvre. « Attends », lui ordonna-t-elle quelques moments après – puis elle gémit « maintenant », et s'enfonça sur lui de haut.

« Ah, j'ai fait ça bien », rit-elle en s'affaissant sur lui, tremblant de plaisir, et Zander renforça l'autocompliment par un des siens : « Tu sais chorégraphier l'amour mieux que quiconque à Brooklyn », lui dit-il.

Elle lui servit le petit déjeuner dans la pièce du dessus, bourrée de meubles en osier et de plantes sur des supports en vannerie. Elle remplit une bouteille de lait vide au robinet et arrosa ses géraniums blancs pendant qu'il prenait son thé à la russe, dans un verre, en y remuant une cuillerée de confiture tout en le sirotant. Sans tourner la tête, gardant la voix désinvolte, elle lui demanda combien de temps il pensait rester avec elle. Il ne répondit pas immédiatement et elle dit qu'elle avait posé la question par simple curiosité. Pour elle, il pouvait aller et venir comme il voulait. Elle n'avait pas l'intention d'essayer de l'enfermer dans quelque chose de permanent. Zander la remercia et lui demanda si elle avait vu le *Times* de vendredi et les articles sur la révolution en Russie. Elle leva de nouveau le menton en signe de défi. « Les révolutions ne me fascinent pas comme toi », dit-elle. Puis, comme si ses propres mots lui avaient soudain mis une terrible idée en tête, elle éclata : « Tu ne penses pas à… oh, Zander, n'est-ce pas ? Tu viens juste de revenir et tu repars déjà. Seulement cette fois, c'est pour la Russie. »

Zander s'éclaircit la gorge. « En fait, j'allais te demander si tu pourrais envisager de me prêter l'argent de la traversée. » Il baissa la voix. « Il faut que j'y retourne, Maud. »

La peau de son visage parut se tendre sur les os.

« Ça finit toujours pareil, hein ? Le plus grand atout d'une femme, c'est le mystère. Quand on couche avec un homme, on perd son mystère. Et, sachant tout, il vous quitte pour un autre mystère – une autre femme, une révolution. »

Elle secoua la tête de dégoût.

« Tu as un sacré culot. C'est une chose d'aller et venir comme il te plaît. C'en est une autre que de me demander de payer le voyage. J'ai ma fierté, tu sais. »

À un long jet de pierre de l'embarcadère du ferry, une douzaine de manœuvres chinois portant des pantalons bouffants et des calottes remontaient de lourds madriers de la grève rocheuse, et les chargeaient sur un énorme chariot découvert tiré par six chevaux de trait hirsutes. Un baleinier en bois avait été détruit par la tempête la semaine précédente, et des épaves s'étaient échouées à South Ferry à Manhattan. Les Chinois, payés 3,50 dollars par semaine par une entreprise de bois et charbon du Bronx, récupéraient le bois pour le débiter et le vendre à des particuliers l'hiver suivant.

Sans prêter attention au furieux battement des vagues contre les piliers et aux cris hystériques des mouettes qui tournaient au-dessus, Zander regarda plusieurs Chinois monter la pente en trébuchant, une partie du grand mât du baleinier sur les épaules.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ? » demanda Maud. Kermit et elle attendaient l'arrivée du ferry avec Zander.

« Je ne souris pas. Je grimace par sympathie.

— Le voilà ! » s'exclama Kermit, montrant du doigt avec excitation le ferry qui se glissait entre les piliers de bois garnis de vieux pneus, ricochant doucement d'un côté à l'autre jusqu'à ce que sa proue vienne effleurer la jetée. Une petite cloche sonna, et

les quelque soixante-dix personnes qui attendaient le ferry de la fin de la matinée pour la statue de la Liberté commencèrent à s'aligner devant la guérite en bois du vendeur de tickets.

« Allons-y », implora Kermit en tirant la manche de Zander avec sa bonne main.

« Attends une minute, dit Zander. Je n'aime pas les foules. »

S'appuyant négligemment contre le mur blanchi à la chaux de l'entrepôt, Zander étudia les hommes en feutre mou et manteau à martingale qui se tenaient de part et d'autre de la guérite et surveillaient les gens au passage. L'un d'eux lui semblait familier – ou était-ce son imagination qui faisait des siennes ? S'ils étaient agents fédéraux, comme Zander le soupçonnait, ne voulaient-ils que voir qui irait écouter Trotski au rassemblement socialiste ? Ou le cherchaient-ils ? Il n'avait jamais parlé de Bedloe's Island[1] à Ortona, pour autant qu'il s'en souvienne. Il n'en avait même parlé à Maud qu'après le petit déjeuner ce matin, et Kermit et elle étaient restés en sa compagnie depuis. Puis Zander se rappela le tract qu'il avait épinglé derrière sa porte. Quel idiot ! Les agents qui avaient fouillé sa chambre de Hester Street l'avaient remarqué. Ils étaient là pour lui. Mais le reconnaîtraient-ils avec son visage rose rasé de frais, sans lunettes, un canotier de paille appartenant à l'ex-mari de Maud planté crânement sur la tête, l'écharpe de laine de Kermit autour du cou, son costume complété par un vieux pantalon de flanelle blanche et un pull vert tricoté serré que Maud avait trouvé au grenier dans une malle ?

« S'il te plaît, Zander, il n'y aura plus de places si on ne se met pas dans la queue, supplia Kermit.

— Remonte tes manches », fit Maud au garçon comme il entraînait Zander.

---

1. Où se trouve la statue de la Liberté.

En attendant son tour, se rapprochant peu à peu du guichet, Zander tenait le panier de pique-nique d'une main, et de son autre bras serrait fermement celui de Maud – le parfait père de famille lors d'une sortie du dimanche. Derrière eux un taxi Mercer à quatre cylindres s'arrêta contre le trottoir, et Trotski, son fils de neuf ans Seriozha et trois autres hommes en sortirent. Deux de ces hommes gardaient la main droite dans la poche de leur manteau, et Zander ne fut pas surpris de voir que Tuohy était l'un d'eux ; il avait entendu dire que celui-ci servait occasionnellement de garde du corps.

« Combien ? » demanda le vendeur de tickets derrière sa grille.

Zander jeta un œil sur les prix inscrits sur une pancarte. « Deux adultes, un enfant », dit-il en posant douze cents sur le comptoir.

Une fois à bord du ferry, Kermit fila sur le pont supérieur. Maud et Zander s'assirent sur un banc de bois à bâbord. Près d'eux, une grosse femme se plaignait à une nonne assise à côté d'elle : « J'ai envie de lui dire : ne fais pas ça, mais en fait je ne sais pas ce qu'elle ne doit pas faire ! »

Maud serra le bras de Zander d'un air complice. Au-dessus d'eux, un filet de fumée noire sortait en tire-bouchon de la fine cheminée du ferry. Le pont vibrait sous leurs pieds. Le bateau s'éloigna lentement de l'embarcadère et s'engagea dans la houle de la baie. En arrière, sur la jetée, les deux hommes que Zander avait pris pour des agents fédéraux fixaient le ferry avec un air perplexe, comme s'ils avaient entendu une plaisanterie sans vraiment en comprendre la chute.

Dès que le vent se leva, Maud annonça qu'elle rentrait dans la cabine. Zander grimpa par une échelle sur le pont supérieur. Kermit, le fils de Trotski Seriozha et deux autres gosses s'appuyaient à la rambarde, regardant en silence l'horizon de Manhattan.

Sur la droite, Zander voyait le pont de Brooklyn et les docks ; un clipper qui avait été beau pourrissait contre un quai en ruine. Le ferry dépassa Governor's Island et arriva à hauteur d'Ellis Island[1]. Bien qu'il n'eût contemplé ce lieu qu'une fois auparavant, tout y était familier à Zander, le long et bas bâtiment d'enregistrement en brique rouge aux fenêtres à croisillons, les quatre minarets à l'air turc, les pelouses soignées.

Il se vit soudain avec son père et son frère, attendant sur le quai d'Ellis Island le ferry qui les amènerait à la Battery[2]. Il se souvint de sanglots désespérés qu'il avait entendus derrière lui. À la porte du bâtiment officiel, on arrachait un enfant des jambes de sa mère auxquelles il s'accrochait comme du lierre. Zander ne sut jamais si c'était à l'enfant ou à la mère que l'entrée en Amérique avait été refusée, et lequel était renvoyé en Europe, mais il savait d'expérience que ça n'avait pas d'importance. Les deux souffraient autant.

Zander regrettait encore amèrement à ce jour de ne pas s'être accroché comme du lierre à sa propre mère sur le quai de Rotterdam.

Il regarda Ellis Island passer avant de reporter son regard vers Trotski, qui était assis sur un banc construit autour de la cheminée du vapeur. Des éclats de lumière argentée jaillissaient de son pince-nez quand le soleil le frappait. Il griffonnait des notes dans la marge d'un manuscrit et poursuivait en même temps une conversation avec son voisin. Zander se dirigea vers eux.

Tuohy s'écarta de son poste à l'échelle avant pour lui serrer la main.

---

1. Île qui servait de centre de tri aux immigrants européens à leur arrivée sur le sol américain.

2. Point d'arrivée des immigrants acceptés.

« Tu es venu écouter notre ami convertir les femmes de dentistes, commenta-t-il. Tu as vu les fédés au guichet, je pense ?

— Tôt ou tard il allait falloir que j'apprenne s'ils me reconnaissaient sans barbe », expliqua Zander. Il désigna de la tête la main de Tuohy enfouie dans la poche de son manteau. « Tu as vraiment un pistolet là-dedans ?

— Tu plaisantes ou quoi ? Où est-ce que je trouverais l'argent pour acheter un pistolet ? Tout ce que j'ai dans ma poche avec quoi jouer, c'est moi-même. Même tendu, ce n'est pas mortel. » Tuohy prenait visiblement plaisir à sa petite plaisanterie. « Remarque, je ne refuserais pas le Nagant d'Ortona si, par une bonté de son noir cœur d'anarchiste, il me l'offrait.

— Ortona, c'est du poison. Il m'a donné aux fédés – ils attendaient dans ma chambre l'autre jour.

— Ça correspond. Hier il est sorti de nulle part pour faire la pute devant Trotski. Mais lui, il repère les indics à un kilomètre, il ne lui aurait même pas donné l'heure. Quelqu'un devrait s'occuper d'Ortona.

— Tu penses ? » Zander jeta un coup d'œil à Tuohy. « Tu es volontaire pour arranger les choses ?

— Je ne serais pas contre. Sauf, bien sûr, si tu en fais une affaire personnelle.

— Qu'en pense Trotski ? demanda Zander.

— Je ne lui en ai pas parlé. Mais je le ferai.

— Oui, fais-le. » Zander rejoignit Trotski et dit en russe : « Camarade Trotski, vous vous souvenez de moi ? Je suis Alexander Til. »

Trotski fixa Zander au travers de son pince-nez. Ses yeux s'élargirent quand il le reconnut.

« Bien sûr, bien sûr, dit-il jovialement. Je vous présente Nikolaï Boukharine. Nikolaï, voici Alexander Til, le petit-fils de Til.

— *Le* Til ? demanda Boukharine.

— *Le* Til », confirma Trotski.

Zander et Boukharine se serrèrent la main. Trotski fit signe à Zander de s'asseoir à côté de lui sur le banc.

« Et nous voilà, pris en sandwich entre la statue de la prétendue Liberté et le fameux Wall Street, en train de concocter une deuxième révolution en Russie. Délicieux, non ? Qu'en pensez-vous, Alexander ? » Trotski désigna un passage du texte dactylographié. « Je suis partisan de dire, ouvertement, que le gouvernement provisoire du prince Lvov est condamné à décevoir la classe ouvrière qui a chassé le tsar lors de la première révolution. Nikolaï que voilà pense que ça donnerait l'impression qu'on est des opportunistes, que nous devrions plutôt jouer le jeu du gouvernement provisoire jusqu'à ce que ses insuffisances deviennent évidentes d'elles-mêmes, puis nous joindre aux autres partis socialistes…

— Même aux mencheviks », cria Boukharine avec exubérance. Il avait presque trente ans, mais pouvait encore s'enthousiasmer comme un gamin pour toute idée qui lui plaisait.

« Si je peux me permettre, suggéra Zander, Lénine n'acceptera jamais une coalition avec les mencheviks.

— Exactement », acquiesça Trotski avec un sourire grimaçant ; il avait été tenté de se rapprocher des mencheviks pendant de nombreuses années et avait subi les attaques cinglantes de Lénine plus d'une fois. « Lénine devrait se situer clairement à gauche des mencheviks si bien que, quand la classe ouvrière se détournera du gouvernement provisoire, il représentera la seule solution possible. »

Seriozha s'approcha d'eux et tira sur la main de Trotski.

« Papa, j'ai dit que Petrograd est plus grand que New York et un garçon dit que non, que New York est plus grand. Alors, lequel est-ce ?

— Il a raison et tu as tort, dit Trotski à son fils. Mais il y a d'autres choses à voir à New York que sa taille.

— Comme ?

— Hier j'ai vu un vieil homme ramasser un croûton de pain dans une poubelle. » Trotski racontait l'histoire avec intensité, observant soigneusement les réactions du garçon. « Il a tâté le croûton avec ses mains, puis il a essayé de le mordre, et enfin il l'a frappé contre la poubelle. Mais le pain ne s'est pas brisé. À la fin, il l'a glissé sous son vieux manteau et il est parti dans St Mark's Place en traînant la jambe. Ce petit épisode n'a en aucune façon dérangé les plans de la classe dirigeante. »

Le jeune garçon hocha solennellement la tête.

« La seule chose qui dérangera les plans de la classe dirigeante, c'est toi.

— Joliment dit », commenta Boukharine.

Trotski était radieux.

Tuohy leur cria : « Nous y sommes presque. »

Devant, la statue de la Liberté, d'un vert terni, était nettement visible, juchée sur sa base à onze pointes qui avait autrefois fait partie du vieux Fort Wood.

« Il y a deux choses significatives à se rappeler, à propos de cette statue », expliqua Trotski à son fils. Il fit un clin d'œil à Zander. « D'abord, elle tourne le dos à l'Amérique. C'est un symbole important. » Boukharine gloussa. « Deuxièmement, tu vois clairement qu'elle tient une torche de la main droite. Mais qu'est-ce qu'elle a dans la main gauche ?

— Un livre, dit gaiement le jeune garçon.

— Exactement. Un livre. Mais quel livre ? »

L'enfant grimaça et tendit ses mains vides, paumes vers le haut.

« Le livre, annonça théâtralement Trotski, c'est le *Das Kapital*[1] de Marx !

---

1. En fait, il s'agit de la Constitution des États-Unis.

— Aah », fit Seriozha, une fois de plus impressionné de voir que son père semblait tout savoir.

Comme le ferry manœuvrait le long de la jetée de bois, Trotski, se penchant sur la rambarde à côté de Zander, lui dit que c'était gentil de sa part de faire autant de chemin pour l'entendre parler.

« Je ne suis pas venu pour vous entendre parler », avoua Zander.

Trotski ôta son pince-nez et se mit à en nettoyer les verres avec l'extrémité de sa cravate.

« Que croyez-vous que je puisse faire pour vous ? » demanda-t-il directement.

Zander dit simplement : « Je veux rentrer. »

Trotski remit son pince-nez et examina Zander.

« Depuis combien de temps êtes-vous dans ce pays, Zander ?

— Dix ans.

— Vous êtes américain, alors. Restez et faites une révolution ici.

— Si je traîne par ici plus longtemps, répliqua Zander, les fédés vont m'attraper. Ils vont m'enfermer dans un pénitencier et jeter la clef.

— Pourquoi venir me voir ? demanda Trotski. J'aurai assez de mal à rentrer moi-même.

— J'ai besoin d'argent pour payer mon voyage. J'ai besoin de faux papiers. J'ai besoin d'une lettre d'introduction pour les camarades de Petrograd. »

Du pont principal, les gens débarquaient déjà sur la jetée. Maud leva les yeux, vit Zander et lui fit signe. S'accrochant à l'échelle avec sa bonne main, Kermit l'appela : « Viens, Zander. »

Trotski était visiblement mécontent. « Suis-je un capitaliste, pour que tout le monde vienne à moi la main tendue ? » Secouant la tête d'agacement, il partit à grands pas rejoindre Boukharine et ses deux gardes du corps.

La municipalité avait commencé peu de temps auparavant à poser dans les parcs publics de la

ville des pancartes interdisant de marcher sur les pelouses ; mais elle n'en était pas encore arrivée à Bedloe's Island. Aussi Maud, qui normalement respectait strictement les injonctions écrites, n'eut-elle aucun remords à déposer son panier et à étendre sa nappe de chintz sur l'herbe près de la base de la statue. Trotski, entouré d'une cinquantaine d'ardents socialistes, des femmes pour la plupart, tenait sa cour du côté ombragé. Agitant un os de poulet comme une baguette de chef d'orchestre, passant à l'allemand ou au russe quand il ne trouvait pas le mot qu'il voulait en anglais, il donna un cours rapide sur les événements qui avaient conduit à la chute du tsar. Il décrivit l'inflation vertigineuse, le rationnement sévère, la rareté de la (mauvaise) nourriture et du combustible, les queues qui se formaient devant les boulangeries aux heures glaciales d'avant l'aube, où l'on voyait certaines femmes serrant leurs bébés contre leur poitrine pour qu'ils ne meurent pas de froid. L'ouvrier d'usine moyen travaillait dix heures et demie par jour et ramenait chez lui trente-cinq roubles par mois ; une paire ordinaire de chaussures en cuir, dit Trotski en se penchant pour donner une claque sur le côté des siennes, coûtait plus de cent roubles.

Et puis il y avait la Grande Guerre contre l'Allemagne. Le tsar y avait engagé son pays aux côtés des Alliés. Quinze millions d'hommes avaient été mobilisés, parmi eux des centaines de milliers d'enfants ; s'ils n'obéissaient pas aux ordres, leurs officiers les *fessaient* ou les *fusillaient*, selon leur humeur. « Est-ce que vous comprenez ? cria Trotski. Est-ce que mes mots vous rentrent dans le crâne ? Les fessaient ou les fusillaient ! » Des millions de soldats avaient été envoyés dans les tranchées sans vêtements d'hiver ni bottes, et certains sans fusil ; on attendait d'eux qu'ils s'en procurent sur le champ de bataille. Les morts russes, estimés à des millions, n'avaient jamais été

proprement recensés. Les Allemands durent souvent dégager au bulldozer des montagnes de cadavres russes empilés devant leurs tranchées pour dégager le champ de tir avant l'attaque suivante. Pendant ce temps, à Petrograd (la capitale russe avait perdu son nom de Saint-Pétersbourg au début de la guerre), la bourgeoisie prenait le thé entre soi dans l'après-midi, sortant du sucre de petites boîtes en argent rangées dans les porte-monnaie, secouant la tête devant la détérioration de l'ordre social et les inconvénients causés par la guerre.

Nicolas II, tsar de toutes les Russies par la Grâce de Dieu et la force de l'habitude, était, continuait Trotski, complètement incompétent, ignorant les bases de l'économie, et restait indifférent à l'effervescence sociale qui menaçait son empire. Sa femme, l'impératrice Alexandra, née allemande, petite-fille de la reine Victoria d'Angleterre, était encore moins intelligente et d'esprit encore plus étroit que lui.

« Le 8 mars », psalmodia Trotski, la tête renversée vers le ciel, le bouc parallèle au sol, « vingt mille femmes répétant *Khle-e-ba… khle-e-ba…* du pain… du pain, défilèrent dans Petrograd pour célébrer la Journée des Femmes. Le lendemain, deux cent mille ouvriers rejoignirent les femmes. La troupe, qui s'était toujours interposée entre la classe dirigeante et les ouvriers, ignora ses officiers et se répandit dans les rues. Se massant dans les grandes avenues de Petrograd, les soldats prirent un arsenal dans Liteini Prospekt et distribuèrent fusils et mitrailleuses aux travailleurs.

« Les mutineries se répandirent comme un incendie de forêt. Nicolas, qui était au front, n'avait d'autre choix qu'abdiquer. Et maintenant, mesdames et messieurs, commence la lutte pour savoir quelles institutions, quelles philosophies politiques vont prendre la place de la dynastie Romanov. »

« Voilà pour quoi tu es venu », dit Maud à Zander.

« La Russie, continua Trotski, a ouvert une nouvelle ère de sang et de fer. La puissante avalanche de la Révolution est lancée et nulle force humaine ne la contiendra. Tous ceux qui ont été opprimés, déshérités, trompés, se lèveront. Toutes les tentatives d'en finir avec la guerre de classes seront inutiles. Les philistins pensent que c'est le révolutionnaire qui fait la révolution, et qu'il peut l'arrêter quand il le veut. »

Trotski parlait comme si son public avait disparu ; il paraissait jeter un défi à l'horizon.

« Il n'en est pas ainsi ! Les masses font la révolution. »

Il y eut une agitation à l'arrière du groupe. Des têtes se tournèrent. Deux jeunes femmes essayaient de calmer un jeune homme. Il bondit sur ses pieds.

« Trotski est un tas de merde ! explosa-t-il. Depuis des années, il critique Lénine et est du côté des mencheviks. Maintenant, tout d'un coup il voit la lumière et retourne sa veste. Quel Trotski est-ce qu'il faut croire ? » Il se tourna vers Trotski : « Vous parlez beaucoup.

— Les révolutions, observa laconiquement Trotski, sont verbeuses.

— Mais vous ne comprenez pas vraiment la dialectique. Tout le monde sait qu'avant de pouvoir faire une révolution socialiste, il faut avoir une base industrielle et un prolétariat. La Russie n'a ni l'un ni l'autre.

— Qu'est-ce que vous proposez ? demanda Trotski avec une passion si contrôlée que sa mâchoire en tremblait. Que les travailleurs se débarrassent du tsar et puis remettent gentiment les rênes du pouvoir aux banquiers et aux professeurs, qui installeront des parlements et d'autres constructions du libéralisme pourri ? Je dis non ! Pourquoi aller jusque-là et s'arrêter ? Ce n'est pas le moment de perdre courage. »

Le jeune homme s'avança vers Trotski. Tuohy et l'autre garde du corps se levèrent. Trotski posa la main sur le pistolet dans sa poche.

« La Russie est une terre de paysans, cria le jeune homme, pas de prolétaires. Il y a une révolution à Petrograd. Et le reste du pays ? Qu'en est-il des masses obscures dans les villages, qui n'ont jamais entendu parler de Marx, du socialisme ou de Léon Trotski ?

— Les masses obscures savent ce que c'est que la terre, déclara Trotski d'une voix retentissante. Nous leur donnerons de la terre ! Elles savent ce que c'est que le pain. Nous leur donnerons du pain ! » Il paraissait s'étouffer d'émotion. « Elles savent ce que c'est que la paix. Nous leur donnerons la paix ! » Il se tourna vers le reste du groupe et leva de façon théâtrale les bras en l'air. « Nous assistons au début de la seconde Révolution russe. Espérons que beaucoup d'entre nous », il jeta un rapide coup d'œil vers Zander, « y participeront. »

Les dames de l'assistance applaudirent ; nombre d'entre elles portaient des gants de dentelle qui étouffaient le son de leurs paumes.

Le jeune homme qui avait défié Trotski et les deux jeunes femmes s'éloignèrent en discutant vigoureusement. Tuohy regarda Zander et haussa les épaules. L'autre garde du corps enleva son chapeau et s'enfonça parmi les socialistes en marmonnant : « Pour la glorieuse Révolution russe – donnez ce que vous pouvez. » Les dames plongèrent dans leurs portefeuilles pour remplir le chapeau de billets. Quand le garde du corps présenta à Maud son chapeau rempli d'argent, elle lui dit qu'elle était contre toutes les révolutions, mais il ne fit que sourire.

Maud se mit à ranger les assiettes dans le panier. Kermit, qui était monté jusqu'à la torche de la statue avec Seriozha et d'autres enfants, revint en courant vers eux.

« Quelle vue ! s'exclama-t-il. On peut voir jusqu'au rivage de Brooklyn. » Il sortit un papier de la poche de sa veste et le tendit à Zander. « Cet homme, là-bas, celui avec la drôle de barbe, m'a dit de te donner ça. »

Zander prit le papier. Y était marqué, d'une épaisse écriture autoritaire : « Au bureau de *Novyi Mir*, mardi à 11 heures. » Le mot était signé : « T ».

Chapitre 4

Des nuages mornes et vaguement menaçants venaient des détroits. À Battery, des signaux de tempête flottaient aux mâts gouvernementaux. Dans la rade, des cargos jetaient une deuxième ancre au cas où le vent se lèverait dans la journée.

Le temps correspondait à l'humeur de Tuohy. Il descendait la rue avec sa longue écharpe de laine enroulée autour du cou, un bout pendant sur l'épaule comme le tuyau d'échappement d'une des machines volantes de M. Wright, les mains enfoncées au fond des poches de son pantalon. Il était furieux, ce qu'il attribuait à un ennui profond : le temps l'ennuyait, Trotski aussi, et les milieux socialistes et leur dialectique assommante, et les coffres-forts de banque qui se fermaient automatiquement sur le coup de 4 heures, et la vie en général et sa vie sexuelle en particulier. Et il ne semblait pas que la note que Trotski lui avait glissée dans la poche quand Tuohy l'avait déposé à son appartement du Bronx tard dans la nuit de dimanche, après avoir discouru devant un groupe de Bundistes du Lower East Side – « Au bureau de *Novyi Mir*, mardi à 11 heures » –, dût changer sa vie d'une façon ou d'une autre. Sans doute un autre cercle socialiste, une autre série de femmes de dentistes, comme les appelait Til, qui plongeaient des doigts manucurés dans des bourses en soie pour financer la révolution mondiale.

Tuohy émit un grognement. La révolution mondiale était aussi vraisemblable, à son avis, que l'envoi d'un homme sur Mars. Lui-même, Tuohy, accepterait n'importe quelle révolution, peu importait où, quelque chose pour lui faire battre le cœur et lui donner une envie de faire l'amour qu'il ne ressentait que lorsqu'il pensait satisfaire peut-être ses appétits charnels pour la dernière fois. Til pouvait avoir raison pour une fois. C'était en Russie qu'il se passait quelque chose. Tuohy parlait russe, quoiqu'avec des fautes de grammaire, grâce à sa mère, qu'elle repose en paix. Il y était même allé lors de l'été 1911, pour installer des ascenseurs Otis dans le Palais d'Hiver du tsar.

La simple évocation d'une révolution fit que Tuohy se souvint, avec beaucoup de nostalgie, des journées impétueuses au Mexique à peine deux ans auparavant, avec Emiliano Zapata qui guidait son armée de paysans contre les *huertistas* sur son cheval blanc qui pétait. Tuohy avait fait franchir la frontière à quatre mitrailleuses à refroidissement à eau en parfait état, provenant de l'armée américaine, avec vingt mille balles dans des caisses qui étaient censées contenir des pistons pour ascenseurs Otis. Zapata, qui puait la sueur et l'ail, avait pris Tuohy dans ses bras, l'avait appelé frère et lui avait fourni une série abondante de señoritas avides de se brûler les poils du pubis sur la flamme révolutionnaire d'un gringo.

Tuohy était si plongé dans ses souvenirs qu'il dépassa la librairie gauchiste de Frank Shay avant de relever les yeux et réaliser où il était. Agacé, il fit demi-tour. Il allait à un rendez-vous avec la fille de Hunter College qui s'occupait le week-end de la clinique de Margaret Sanger à Brooklyn. Elle mesurait 1,52 m, avait d'immenses yeux marron, des hanches étroites et de gros seins, et se considérait comme une bolchevik et une révolutionnaire, quoique la

révolution qu'elle avait en tête n'eût que peu de chose en commun avec celle de Tuohy.

« Nous les femmes, lui expliquait passionnément Marlène, devons rejeter le joug de l'oppression mâle qui nous a gardées sexuellement dociles et dépourvues d'orgasmes pendant des siècles. Mon Dieu, le complot mâle contre le corps féminin, contre le clitoris, contre notre potentiel pour un nombre infini d'orgasmes consécutifs est aussi évident que la bosse de ton pantalon quand tu es face à une femme qui parle ouvertement de sexe. Oh non, ce n'est pas du vote que nous avons besoin. Ce n'est pas du droit de faire le même travail que les hommes – et qu'ils détestent, soit dit en passant. C'est du droit de faire l'amour quand nous voulons, où nous voulons, avec qui nous voulons et comme nous voulons. Et tout se ramène au contrôle des naissances. »

Tuohy supportait ces tirades parce que Marlène était un sacré numéro au lit. Elle considérait tout acte sexuel qui sortait de ce qu'on appelait communément la norme comme une salve tirée pour la cause de l'imminente, inévitable et glorieuse révolution des femmes. Ci-gît Atticus Tuohy, pensa-t-il, qui faisait l'amour pendant que Marlène faisait la guerre.

Les gonds de la porte de la librairie grincèrent quand Tuohy l'ouvrit. Marlène se tenait à la caisse, essayant d'intéresser Shay au dernier tract de Margaret Sanger sur le contrôle des naissances. Le texte portait sur la technique et était illustré de dessins en coupe. Shay secouait la tête avec regret. Il n'avait rien contre Margaret Sanger ni la contraception, ni contre les dessins en coupe explicites, mais la municipalité, poussée par les femmes offensées de certains politiciens catholiques de Tammany Hall[1], bondirait sur l'occasion de fermer sa boutique pour vente de pornographie.

1. Siège du Parti démocrate.

« Merci, dit Shay à Marlène, mais vraiment pas. »

« J'ai raté mon coup », se plaignit Marlène pendant que Tuohy et elle se dirigeaient vers les quartiers résidentiels dans un des nouveaux bus à moteur que la ville de New York avait récemment achetés à la compagnie Ford. La fête, dans un immeuble du West Side, battait son plein quand ils arrivèrent. Deux douzaines de personnes environ, la plupart ayant quelque chose à voir avec Tin Pan Alley[1], étaient dispersées dans les trois pièces et la minuscule cuisine. Ils buvaient du gin pur contenu dans des carafes d'eau ou reniflaient au travers de billets roulés d'un dollar de la cocaïne fournie par un jeune truand de l'East Side qui s'appelait Charlie Luciano.

« Marlène ! » glapit l'hôtesse, et une fille pieds nus avec de courts cheveux bouclés bondit d'un divan bas pour embrasser Marlène sur la bouche. Un sein sortait de sa chemise déboutonnée, et elle regarda Tuohy comme il regardait le sein.

« Qui est ton ami ? » demanda l'hôtesse qui s'appelait Connie. Elle leva la main pour agacer la moustache de morse de Tuohy de ses ongles rouge vif, puis rit en entourant du bras la taille de Marlène pour la guider dans une pièce où un Noir dont la tête rasée révélait le crâne brillant et huilé jouait du xylophone. Un petit homme barbu, à demi nu, complètement drogué, avec une jambe maigre et déformée, boita jusqu'au milieu de la pièce et commença à se balancer avec la musique. Plusieurs personnes applaudirent. Quelqu'un siffla.

« Bouge ton cul de Juif, cria Connie.

— C'est à l'autre côté qu'on reconnaît les Juifs, dit Tuohy.

— Comme si je ne le savais pas, dit Marlène en riant.

---

1. Quartier des éditeurs de musique populaire.

— Tu as quelque chose contre les Juifs ? demanda Connie à Tuohy.

— Quelques-uns de mes meilleurs amis sont malheureusement des Juifs, répondit-il. Ce n'est pas leur faute. »

Marlène dit : « Quelques-uns de mes meilleurs amants sont circoncis. »

Connie rit follement. « J'aime bien les queues circoncises. Oh, comprenez-moi bien, je ne rejette pas celles qui ne le sont pas. »

Vers trois heures du matin, les derniers invités s'évanouirent dans la nuit. Le musicien rangea son xylophone dans une boîte en bois, posa un baiser humide sur le sein de Connie et s'en fut. Tuohy ôta ses chaussures, s'étendit sur un matelas à deux places dans la chambre et cria à Marlène, qui aidait Connie à empiler des verres sales dans l'évier de la cuisine :

« Hé, qui fait quoi à qui ?

— Tu es un obsédé sexuel, répondit Marlène.

— Tout le monde l'est, répliqua-t-il. Le monde se divise entre ceux qui l'avouent et ceux qui ne l'avouent pas. »

Quand les deux filles entrèrent enfin dans la chambre, elles portaient chacune une chemise – et rien d'autre. « Nous allons révolutionner la baise », annonça Marlène. Connie gloussa.

Atticus s'assit bien droit, fixant les deux touffes de poils pubiens.

« Ci-gît Atticus Tuohy, remarqua-t-il avec enthousiasme, qui découvrit, pour le bénéfice éternel de l'humanité, que trois ne sont pas une foule après tout. »

Tuohy était né en 1891, l'année où le travail commença sur le Chemin de fer transsibérien du comte Witte, fils accidentel et unique d'Eamon Tuohy, un Irlandais aventureux, ingénieur en tunnels,

qui était employé sur la ligne à voie unique de cinq mille cinq cents miles, et de Nadejda Beliankova, la fille rebelle d'un officier tsariste de province qui avait été posté, à son grand déplaisir, dans la ville perdue de Chelyabinsk, dans l'Oural. Nadejda se présenta au mariage enceinte de sept mois. Deux mois plus tard, l'enfant fut mis au monde par une sage-femme gitane qui, suivant une vieille coutume russe, le plaça à côté d'un bol de fruits superbes afin que lui aussi devînt en grandissant un spécimen parfait. Quand le contrat d'Eamon expira, quatre ans et trois mois plus tard, il ramena en hâte sa femme et son bébé à New York, où il finit par trouver du travail chez William Barclay Parsons, l'ingénieur en chef de la nouvelle commission des Transports rapides, qui avait formé le plan de construire un métro sous les rues de la ville.

À part une visite de temps en temps à l'une des premières bouches de tunnel près de City Hall, Atticus vit très peu son père. Il allait dans une école du West Side, où les enfants se moquaient de son anglais, et passait la plupart de son temps libre avec sa mère et ses amis russes, qui se moquaient de son russe. Quand la nouvelle leur arriva, par un messager spécial en moto avec des bottes de cuir montant au genou, qu'Eamon avait été tué par un glissement de terrain dans une section de tunnel allant de City Hall à Grand Central Station, la mère et le fils crurent tous deux que c'était la fin du monde. Nadejda dut quitter son cercle russe de couture et s'engager comme vendeuse dans un magasin de corsets. Atticus finit par suivre les traces de son père, gagnant à dix-sept ans une bourse à l'école des Mines de Columbia University. Il suivait les cours pendant les jours de semaine et travaillait dans l'équipe de nuit et le samedi dans un des tunnels de Parsons, rampant sous Broadway. Comme il grandissait et mûrissait, l'Irlandais en lui domina peu à peu le Russe.

Un dimanche, invité à une réception dans l'appartement spacieux du doyen de l'école des Mines, il accula dans un coin une blonde aux grands yeux et lui fit la cour en lui racontant des histoires du Transsibérien, pour la plupart inventées, et des récits d'accidents mortels sous les rues de la ville, pour la plupart vrais. La fille tomba instantanément amoureuse de l'Irlandais géant et irrespectueux qui parlait du creusement de tunnels comme si c'était une activité sexuelle. Avant la fin de la soirée, elle l'avait incité à la séduire, conquête que le jeune Tuohy eut l'occasion de regretter quand il découvrit, à peu près au même moment que le doyen, que sa dernière maîtresse était la plus jeune fille de celui-ci. Voilà comment Tuohy, malgré ses bons résultats, fut expulsé de l'école des Mines de Columbia University.

Le goût du vagabondage l'entraîna vers l'Ouest et il travailla dans une série de mines et de tunnels, jusqu'à ce qu'il se fasse embaucher dans une équipe de Chicago qui construisait un immeuble de neuf étages, moment où Tuohy tomba promptement et profondément amoureux des ascenseurs qu'il décrivait tout simplement comme des « tunnels vers le haut ».

Les ascenseurs avaient été révélés lors de l'Exposition du Crystal Palace à New York en 1853, quand Elisha Grevers Otis avait fait monter celui où il avait pris place au-dessus de la tête des spectateurs avant de faire couper le câble. L'ascenseur ne tomba pas grâce à un mécanisme à ressort qu'Otis avait inventé.

Tuohy suivit un cours de formation rapide de six semaines auprès de la compagnie Otis et s'apprêta à remplir les immeubles du monde entier d'ascenseurs Otis. Il se joignit à l'équipe qui installait le premier ascenseur de Kansas City. Sa croisade le mena au Texas, en Californie, de nouveau à New York, puis lui fit traverser l'Atlantique vers Londres, Amsterdam, Stockholm, Berlin, Vienne, Varsovie et,

en 1911, Saint-Pétersbourg, dans le Palais d'Hiver du tsar. À chaque arrêt, Tuohy laissait sa marque – un ascenseur Otis à piston.

De retour à Paris durant l'automne 1911, alors qu'il paraissait beaucoup plus mûr que ses vingt ans, la vie insouciante, en bulle de savon, que Tuohy menait éclata. Une lettre de sa mère finit par le rattraper. « Des gens qui savent de quoi ils parlent, écrivait-elle, disent que je vais mourir très bientôt. Il y a une certaine satisfaction à trouver dans la lenteur du système postal, car quand tu recevras ceci tu pourras te réconforter en te disant qu'au moins c'en est fini. »

Bizarrement, le jour même où Tuohy reçut la lettre, il assista à l'enterrement de deux personnes dont il n'avait jamais entendu parler, Paul et Laura Lafargue.

À Paris, Tuohy s'était lié avec une Russe qui avait été forcée de s'exiler à cause de ses activités politiques en faveur d'un groupe scissionnaire peu connu de révolutionnaires qui s'appelaient les bolcheviks. La fille, du nom de Nyura, sonna à la porte de Tuohy le matin du 20 novembre. Elle avait les yeux cerclés de rouge. « Les Lafargue sont morts, sanglota-t-elle. Ils se sont suicidés. »

Les Lafargue, comme tout le monde sauf Tuohy semblait le savoir, étaient de célèbres socialistes français. Paul avait fait partie du légendaire soulèvement de la Commune de Paris en 1871. Laura était la fille de Karl Marx. À l'âge de soixante-dix ans, ils avaient décidé qu'ils n'avaient plus d'utilité sociale et choisi de mettre fin à leur vie.

L'enterrement au cimetière du Père-Lachaise à Paris attira tous ceux qui étaient quelque chose dans le mouvement socialiste européen. Le principal orateur était le socialiste français Jean Jaurès. Il fut suivi par un Russe lourdement bâti, de taille moyenne, avec une barbe roussâtre en pointe. À part une

couronne de cheveux roux il était presque chauve, ce qui lui donnait l'air bien plus vieux que ses quarante et un ans. Les gens l'appelaient « Starik » – « vieil homme » en russe ; ce nom lui avait été donné par un vieux paysan chez qui il logeait pendant son exil en Sibérie. Son vrai nom, découvrit Tuohy, était Vladimir Ilitch Oulianov, mais il était mieux connu par son nom de guerre du parti, Lénine. C'était le chef du Parti bolchevik. « Si vous ne pouvez plus travailler pour le Parti », dit Lénine à la foule endeuillée (il parlait en russe et une jeune femme qui s'appelait Inessa Armand traduisait en français), « il faut être capable de regarder la vérité en face et de mourir comme les Lafargue. »

Après les funérailles, Nyura ramena Tuohy avec elle à l'appartement de Lénine au 24 de la rue Beaunier, près de l'avenue d'Orléans et du parc Montsouris. Autour du thé servi dans des gobelets de cuisine, Lénine tenait sa cour. Quand il découvrit que le jeune ingénieur en ascenseurs revenait juste de Saint-Pétersbourg, il l'interrogea minutieusement sur les conditions qui régnaient dans la capitale russe. Y avait-il des files d'attente pour le pain ? De quoi est-ce que les travailleurs parlaient, à part le temps ? De l'avis de Tuohy, quelles étaient les relations entre les ouvriers et les recrues de l'armée dans les rues ?

En répondant, Tuohy se sentit étrangement attiré par ces yeux qui s'étrécissaient dans la réflexion, prenant un air nettement mongol en le transperçant. Quand Lénine parlait, ses manières étaient directes et son langage simple. Pourtant, il parvenait à donner l'impression d'un homme pressé, d'un homme qui ne disposait que d'un temps limité. Il paraissait physiquement mal à l'aise, remuant sur sa chaise, changeant de position, puis sautant soudain sur ses pieds pour faire les cent pas, le visage détourné, crispé – par la pensée ? la douleur ?

Chapitre 9 202
Chapitre 10 215
Chapitre 11 226
Chapitre 12 238
Chapitre 13 242
Chapitre 14 253
Chapitre 15 266
Chapitre 16 274

Livre Trois

Pour se situer dans le temps 295
Chapitre 1 296
Chapitre 2 313
Chapitre 3 328
Chapitre 4 339
Chapitre 5 354
Chapitre 6 374
Chapitre 7 392

Livre Quatre

Pour se situer dans le temps 411
Chapitre 1 424
Chapitre 2 454
Chapitre 3 468
Chapitre 4 483

Chapitre 5 493
Chapitre 6 513
Chapitre 7 540

Livre Cinq

Pour se situer dans le temps 561
Chapitre 1 564
Chapitre 2 590
Chapitre 3 606
Chapitre 4 624
Chapitre 5 646
Chapitre 6 671

Note de l'auteur 697